ISSN 1969-2137
Avril - Mai - Juin 2016
10 €

Lignes de crêtes

n°31 Entre raison et émotions

Entre raison et émotions
Les religions dans l'espace public
La miséricorde du bon Samaritain
Peur ou foi
Ensemble l'éducation

CdEP
Chrétiens dans l'Enseignement Public

Lignes de crêtes

est la revue de *Chrétiens dans l'Enseignement Public*, résultat de la fusion des Équipes Enseignantes et de la Paroisse Universitaire.

Elle s'adresse à ceux qui se sentent concernés par l'école et les questions d'éducation, qui ont le souci de nourrir leur foi pour faire vivre leurs engagements et éclairer leur regard sur le monde.

Abonnement à *Lignes de crêtes*

normal (non-cotisants)	36 €
réduit (cotisants, aumôniers)	25 €
soutien	à partir de 40 €
étranger	40 €

Cotisation à *Chrétiens dans l'Enseignement Public*

Cotisation minimale annuelle de 40 €

Cependant, nous vous proposons de déterminer le montant de votre cotisation en fonction de vos possibilités. Vous trouverez ci-dessous un tableau donnant des indications de montant.

traitement mensuel	cotisation
1000-1500 €	80 €
1500-2000 €	120 €
+ de 2000 €	160 € ou plus

Merci de libeller votre chèque à l'ordre de *Chrétiens dans l'Enseignement Public* et de l'envoyer à :

Chrétiens dans l'Enseignement Public
67 rue du Faubourg-Saint-Denis
75010 Paris - tél : 01 43 35 28 50

Prochain numéro

- Vivre-ensemble
- Appartenances / Engagements

Couverture
Page 1 : Montage Suzanne Cahen
Page 4 : Émoticones

Sommaire

Éditorial (M. Nicault) ..... p 3
L'éducateur selon Tolstoï (L. Tolstoï) ..... p 4

Métier

La surprise du PP (Onésine) ..... p 5
La rationalité à l'épreuve du genre (I. Tellier) ..... p 7
Complotisme ..... p 7
Plaidoyer en faveur des émotions (S. Paquet) ..... p 8
Les émotions ont-elles leur place à l'école ?
(E. Tartar Goddet) ..... p 10
L'école entre révélation et élévation (M.-N.Olive) ... p 11
Sur les chemins du tutorat (C. Réalini) ..... p 14
Entre raison et émotions (J. Moll) ..... p 16

Église et Foi

Silences 2015 (C. Antoine) ..... p 19
Réflexions sur la foi populaire (B. Petit) ..... p 20
Pour un dialogue entre la foi et la raison
(J.-L. Gourdain) ..... p 21
Écouter pour apaiser (P. Fradin & P. Darnaud) ..... p 22
Dire l'Espérance et la Vie (M.-C. Gramain) ..... p 23
Les religions dans l'espace public (A. Martin) ..... p 24
Miracles (Équipe de base) ..... p 25
Entre croyance et savoir (Mireille Nicault) ..... p 26

Société

Comment je suis devenu chamane (C. Flamingo) .. p 28
Préjugés et doute (B. Petit) ..... p 30
Un cri de souffrance et de révolte (J.-L. Gourdain) . p 31

Relecture Biblique

La miséricorde du bon Samaritain :
du sentiment à l'action (J.-L. Gourdain) ..... p 32

Et ailleurs ?

Peur ou foi (P. Riouffrait) ..... p 34

Vie culturelle

Livres et films ..... p 36
La petite boîte à Chagall (C. Guilbaud) ..... p 39
Livres pour enfants (M. Becker) ..... p 40

Vie de l'association

Conférence M.-C. Blais (J.-L. Gourdain) ..... p 41
A.G. de Saint Aubin (M. Lesquoy) ..... p 42
Quelques rendez-vous ..... p 44
Semaines sociales "Ensemble l'éducation" ..... p 45

Iconographie

Magie (A. Gobenceaux) ..... p 46

Site de CdEP : www.cdep-asso.org

Directeur de publication : Michèle Lesquoy - Commission Paritaire des Publications et Agences de Presse n° 0217 G 81752 du 7 juin 2012
Imprimerie Chauveau-Indica, 2 rue 19 Mars 1962 - 28630 Le COUDRAY

Éditorial

Parce qu'on dit ne plus supporter l'invasion de l'émotionnel et du compassionnel dans les média,

que nos débats politiques, souvent marqués par l'irrationalité, réduisent considérablement la part d'information et d'analyse des événements,

on rejette volontiers sentiments et sensibilité dans l'au delà du rationnel, dans tout ce qui n'est pas, ne concerne pas la pure raison… Mais "la pure raison" existe-t-elle ? Dans la pluralité d'offres de recherches et connaissances d'aujourd'hui, avec les rythmes précipités qui nous sont imposés, lit-on, écoute-t-on jusqu'au bout de la réflexion ? Parfois on cherche avant tout ce qu'on a envie de croire.

Parce qu'on souhaite équilibrer émotions autant que rationnel en positif et négatif, on parle d'éduquer les élèves à avoir et exprimer des émotions ;

de leur apprendre à les contrôler, à ne pas réagir de façon éruptive et épidermique.

Mais les enfants ont toujours des émotions… Il est même prudent de s'interroger s'ils n'en montrent pas. Car si on ne peut rater les bruyants qui s'agitent, il y a aussi les enfermés dans l'inhibition, le silence, qui seront écoutés ou consulteront plus tard.

Quant à nous, adultes… Les jalousies et rivalités n'existent pas qu'entre élèves. Et quand parents ou éducateurs cataloguent très vite la personne en face d'eux, est-ce bien rationnel ?

Edgar Morin affirmait dès 1982 que *"Seule une raison ouverte, capable de travailler avec l'irrationnel, saura relever le défi de la complexité".* Aujourd'hui, l'avancée des découvertes cognitives nous aide à découvrir que la science peut être du côté de l'émotion, que "faire avec" nos capacités émotionnelles et sensibles plutôt que les évacuer, c'est s'enrichir. Les enfants apprennent mieux et plus vite par exemple quand on rajoute le toucher à leurs moyens d'acquisition. La certitude de la plasticité du cerveau incite à solliciter les ressources internes de chacun sous différents modes. On a également révélé que l'imagination est un des mécanismes essentiels de la mémoire, qui gagne en efficacité si on se laisse aller, en associant librement hors d'une logique trop extérieure…

Selon Cynthia Fleury, l'imagination *"crée du réel. Cette faculté de l'âme et du cœur, aux confins du monde sensible et du monde intellectuel, est une puissance de création inouïe. À cet égard, l'espace imaginaire, littéraire, est vraiment l'espace de configuration du réel ; il n'est en rien déréalisant, comme on le croit parfois. C'est lui qui nous permet de verbaliser et de comprendre ce qu'est le réel".*

Éloge de la fiction qui nous permet de vivre et comprendre d'autres vies… De par la multiplication et la mondialisation des connaissances, être un puits de science n'est plus possible de nos jours. Plutôt que de le regretter, autant admettre que chacun est obligé d'accepter d'apprendre d'un autre à un moment… Le stimulus préféré de l'attention du petit bébé est normalement le visage humain. Pour susciter des *personnes* en face de soi, il faut autant que possible être une *personne*. Nous n'avons pas affaire qu'à des individus, mais à des êtres relationnels, enracinés dans un corps, et, à travers le corps, dans un cosmos.

Il n'y a pas de connaissance sans une transformation de soi, c'est quelque chose d'essentiel qui dépasse le savoir. École et formation continue, activités sociales et culturelles sont autant de lieux où, loin d'une attitude trop fonctionnelle, chacun peut croître, réinvestir confiance et acquis. Alors, c'est en faisant appel au talent propre de chacun autant qu'au sens du groupe, qu'on pourra transmettre, et aider à aimer les questions comme les réponses.

Mireille Nicault
Mai 2016

L'éducateur selon Tolstoï

En éducation artistique on peut s'appuyer sur le sensible pour les apprentissages, comme nous le dit fort bien Tolstoï.

Une influence toute de raison et de logique est néfaste. C'est une conviction qui n'est pas le fruit de mon imagination mais de mon expérience. En matière d'éducation, on fait partout et toujours la même erreur ; on veut éduquer par la raison, rien que par la raison, comme si un enfant n'était doué que de raison. Et l'on n'éduque que la raison, et tout le reste, c'est-à-dire l'essentiel, va comme bon lui chante. On échafaude un système d'éducation par la raison et l'on veut qu'il régisse tout sans se rappeler que les éducateurs sont eux-mêmes des hommes et manquent sans cesse à la raison. Dans les écoles, les professeurs sont sur des estrades et ne peuvent pas se tromper. Les éducateurs eux aussi, se placent sur un piédestal et veulent être infaillibles.

Mais les enfants ne se laissent pas tromper, ils sont plus malins que nous. Nous voulons leur prouver que nous sommes raisonnables, mais ce n'est pas du tout cela qui les intéresse, ce qu'ils veulent savoir, c'est si nous sommes honnêtes, si nous sommes justes, si nous sommes bons, compatissants, si nous avons une conscience, et pour notre malheur ils s'aperçoivent que derrière notre zèle à paraître toujours et uniquement raisonnables, il n'y a rien d'autre.

Se tromper devant un enfant, se laisser emporter, faire une bêtise, une simple bêtise, une mauvaise action même, et rougir devant cet enfant, et admettre sa faute est une bien meilleure éducation que faire cent fois honte à un enfant et que se montrer infaillible. L'enfant sait que nous sommes plus résolus, plus expérimentés que lui et que nous saurons toujours conserver cette auréole d'infaillibilité, il sait aussi que ce n'est pas très difficile, et n'admire pas cette adresse, tandis qu'il comprend le rouge de la honte qui me monte malgré moi au visage et qui lui révèle le meilleur, le plus secret de mon âme.

Dans leur éducateur, les enfants ne voient pas une intelligence mais un être humain. L'éducateur est la première personne sur qui ils puissent faire des observations qu'ils appliquent ensuite à l'humanité tout entière. Plus cette personne a de passions humaines, plus riches et fécondes seront les observations.

Léon Tolstoï
Lettre à Alexandra Tolstaia
novembre 1865.

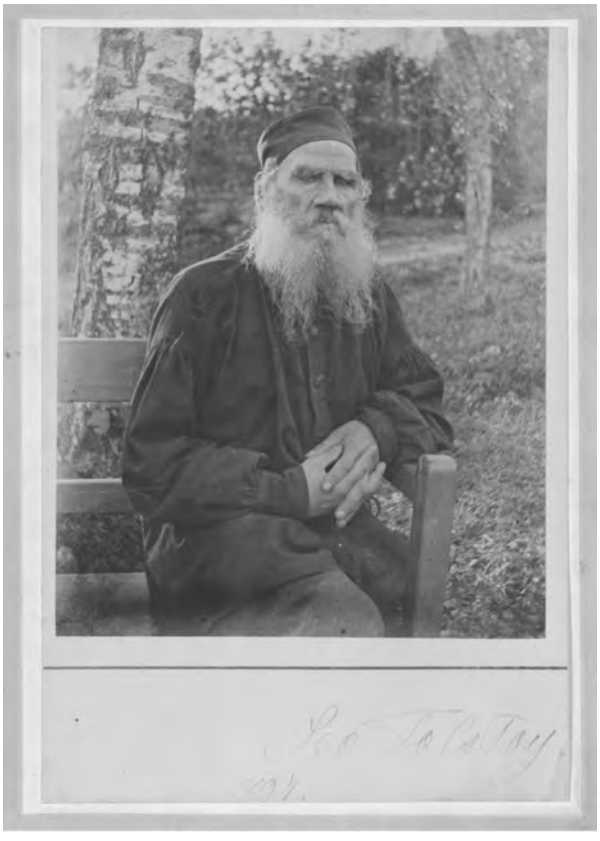


Photo : F. W. Taylor

La surprise du PP*

Étonnant, ce mélange de gravité et de perplexité sur le visage de M. alors qu'il attend, en fin de séance, que tous ses camarades aient quitté la classe. Avec une mine presque désemparée que je ne lui connais guère, il m'annonce : *"Il faut que je vous parle".* Comme il ne s'agit surtout pas de le mettre en retard pour le cours suivant, et que la chose semble suffisamment importante pour lui consacrer un certain temps, je propose que nous prenions un moment tous les deux le lendemain, en fin de journée, à une heure où il sera facile de trouver une salle libre pour causer tranquillement.

Dès lors, une lancinante question me hante : "De quoi M. veut-il donc me parler ?". Certes, les sujets ne manqueraient pas, mais, jusqu'à présent, c'est plutôt moi qui sollicitais les conversations et les mises au point. Il faut dire que les premières semaines ont été rudes pour lui… et pour nous !

"Non mais, tu as vu comment M. entre en classe ? C'est un éléphant dans un magasin de porcelaine !"

[…]

Il n'y pas eu à chercher bien longtemps d'explication… Entré en classe de seconde section sportive rugby, M. vient d'un collège qu'on qualifierait pudiquement de sensible (*"Vous savez, M'sieur, y avait même des chaises qui volaient par les fenêtres"*) et qui lui a généreusement octroyé un passage hasardeux, espérant probablement qu'une pratique sportive intégrée au cursus traditionnel aurait des effets miraculeux sur ses aptitudes scolaires. Dès les premières heures, j'eus donc à subir les assauts de récriminations de mes collègues au sujet de cet élève qui n'en était justement pas un, au double titre de professeur principal et de tuteur.

[…]

À M., arrivé avec un physique de déménageur et une énergie à tout casser, il a fallu apprendre qu'on pouvait entrer en classe et y prendre sa place sans forcément gratifier ses voisins d'accolades viriles vite transformées en mêlées spontanées ; qu'il était d'usage, au sein d'un groupe d'effectif important, de lever la main pour demander la parole, et surtout, ensuite, d'attendre qu'on vous la donne pour la prendre ;

[…]

Arrive l'heure du rendez-vous. M. est ponctuel. En préambule, il explique m'avoir sollicité en qualité de tuteur et professeur principal. Arrive alors le sujet de notre discussion : M. est amoureux… Mais il est aussi malheureux de ne pas être aimé en retour… Il hésite à donner le nom de l'élue, tout en me demandant si je l'ai deviné. Comme je tombe juste, il me regarde admiratif et, du coup, plus confiant. Il faut dire qu'après son premier aveu, il ne m'a pas été bien difficile de déterminer de quelle jolie poupée de porcelaine mon gentil éléphant s'est entiché. Il raconte alors à sa façon, hachée,

un peu pataude, sa belle et tragique histoire d'amour. Tragique, car non seulement A. n'est guère sensible à sa flamme, mais elle éprouve elle-même un tendre sentiment pour G., qui n'est autre qu'un ami très proche de M. ! Voilà un personnage de Feydeau au cœur d'une intrigue racinienne…

[…]

La sonnerie qui retentit à 18 heures rompt comme un charme, mais vient aussi clore comme une parenthèse surréaliste. M. me remercie chaleureusement, et se hâte pour ne pas arriver en retard à l'entraînement.

Encore abasourdi, je ne réalise que petit à petit ce qui vient de se passer pendant une heure. Nous avons parlé de choses profondes, essentielles, assez maladroitement mais en termes simples. Une conversation grave, sérieuse, sereine et presque amicale, avec des silences qui n'avaient rien de gênant : pauses salutaires pour mieux formuler des idées, respirations pour tisser des liens entre elles. Nous avons abordé avec pudeur des sujets touchant à l'intime, à l'histoire personnelle : l'enfance, le passage à l'âge adulte, l'amitié, l'amour bien sûr, mais aussi la famille, la vie, la mort, l'avenir, la souffrance, la solitude. Je crois avoir surtout aidé M. à mettre des mots sur ses émotions, ses sentiments, ses doutes, ses questions ; et, du coup, à prendre un peu de distance, à mettre en perspective, à éviter l'enfermement. Je l'ai amené aussi à considérer qu'il est très difficile mais parfois nécessaire de se mettre à la place de l'autre pour envisager des relations de façon plus juste, plus vraie, plus humaine en somme.

Certes, la situation n'était pas classique, mais finalement, la relation n'était-elle pas encore pédagogique ? Il ne s'agissait pas d'asséner des vérités préétablies ni même de fournir de judicieux conseils, mais plutôt, par un dialogue attentif, d'aider à analyser une situation, de faire émerger du sens à partir d'une préoccupation forte, de fournir au jeune de quoi grandir, à l'élève de quoi s'élever davantage.

Onésime

** PP : Professeur Principal*

*Vous trouverez la totalité des réflexions d'**Onésime** sur le **site CdEP.org**…*
Cela pourra également être pour vous l'occasion d'autres partages "entre raison et émotions".

(Voir l'encadré ci-dessous)

Ainsi avec Sidonie :

- *La Faucheuse au lycée : un élève s'est suicidé… "Sur le coup, prise au dépourvu par l'émotion, et dans la cavalcade des derniers jours de cours avant les vacances, je n'ai pas su comment réagir…"*
- *Quand le théâtre enlève les masques… : "comment un atelier théâtral pratiqué en classe … délie les langues de mes élèves, et m'aide à changer de regard sur certain-e-s…"*
- *17 Novembre 2015 : encore "consacrer une heure aux évènements", "partager avec vous bribes d'anecdotes, images et musique…"*

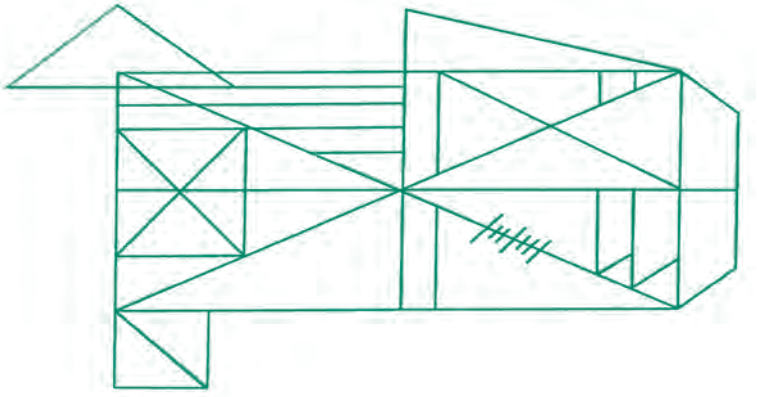
Ou sur le blog Figures libres :

- *Bouteille à la mer, 10 : Vous avez dit "autiste" ?*
- *Signature 1 :* des propos inspirés, entre autres, de Bonhoeffer : *"On est d'autant mieux 'résistant', ou créateur, qu'on est au fond de soi plus abandonné".*

La rationalité à l'épreuve du genre

S'il est une discipline pour laquelle seule la rationalité est censée compter, c'est bien les mathématiques. Et pourtant… Des expériences récentes ont mis en évidence des effets dus aux "stéréotypes de genre" à l'œuvre en leur sein. En mathématiques, le stéréotype attribue aux garçons plus de facilités pour les mathématiques qu'aux filles. Ces dernières seraient en revanche plus "sensibles" et donc plus douées pour les disciplines littéraires et artistiques. Ces préjugés communs sont intégrés par les élèves eux-mêmes et influencent leurs performances.

Pour le confirmer, l'exercice suivant a été proposé à plusieurs classes mixtes de collégiens : observer une figure complexe (reproduite ci-contre) pendant 3 min puis, une fois celle-ci cachée, la restituer sur papier aussi précisément que possible. À certaines classes, l'exercice était présenté comme relevant des mathématiques, à d'autres comme relevant du dessin. Dans les classes croyant s'attaquer à un problème mathématique, les garçons ont obtenu de bien meilleurs résultats que les filles. Dans les autres, la différence était inversée.



Alors, uniquement rationnelles, les mathématiques… ?

Isabelle Tellier
Paris

Complotisme

Sur le site du Ministère de l'Éducation nationale, on trouve le programme d'une Journée d'étude "*Réagir face aux théories du complot*" qui a eu lieu en février dernier.

Gérald Bronner est intervenu sur le thème *Nouvelles formes de la crédulité contemporaine et enjeux pédagogiques.*

Ce programme est ensuite suivi d'informations largement détaillées :

- Définition du conspirationnisme
- Exemples de théorie du complot
- Mécaniques et rhétorique du complot
- Quelques "vraies" conspirations

Et enfin :

Hoax, rumeurs,…, le vocabulaire à connaître.

Et une fois que l'on est bien au clair sur ce sujet, il suffit d'aller sur le site Éduscol pour trouver un bon nombre d'idées de séquences ou travaux à faire avec des élèves…

Plaidoyer en faveur des émotions

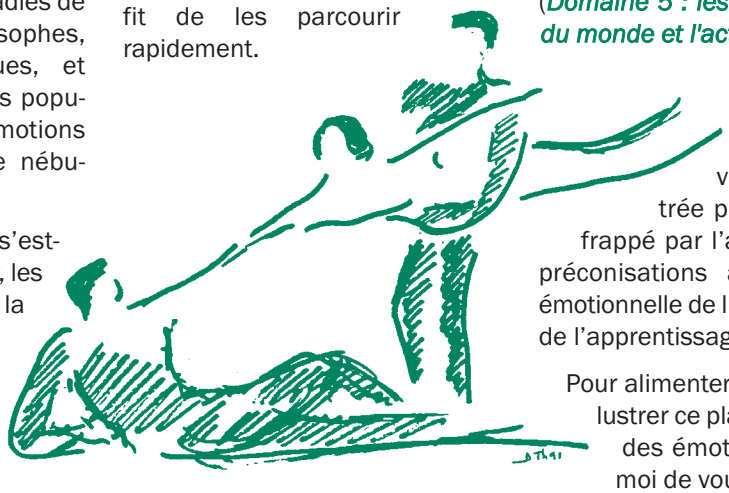
"Piquer un fard, la moutarde me monte au nez, frémir de peur, avoir des sueurs froides, être aux anges, avoir le cœur léger, en rester bouche bée, sortir de ses gonds, tomber des nues, avoir froid dans le dos, fulminer, …". Que d'émotions exprimées par notre corps, parfois à notre insu ! Depuis Platon qui considérait les émotions comme perturbatrices de la raison, en passant par Kant pour qui elles étaient maladies de l'âme, et d'autres philosophes, psychologues, pédagogues, et même les représentations populaires, le domaine des émotions se présente comme une nébuleuse dérangeante.

Ainsi notre éducation s'est-elle attachée à les refouler, les enfouir et laisser toute la place à la raison et la raison seule. Hors la raison point de salut… a-t-on souvent entendu.

Pourquoi amputer l'Homme d'une partie de ce qui fait son équilibre ? Aujourd'hui on serait plutôt dans la recherche de les laisser s'exprimer, pour favoriser la richesse des relations humaines et des comportements personnels. Leur influence est reconnue dans nos agissements et nos relations au savoir, à l'Autre. Il n'en reste pas moins qu'il est difficile dans nos sociétés de légitimer cette part de l'Humain.

L'idée de se servir des émotions au lieu de les enfermer fait son chemin. Gustav Jung avait ouvert la voie : *"Et la faculté de dominer nos émotions, qui peut nous paraître désirable d'un certain point de vue, serait par ailleurs une qualité de valeur contestable, car elle enlèverait aux relations humaines toute variété, toute couleur, toute chaleur et tout charme"*.[1]

D'autres recherches montrent combien elles constituent un moteur efficace à l'action, à quel point elles sont un signal fort de ce que notre intuition perçoit, auquel on ne prête pas attention. C'est ce qui apparait nettement dans les textes officiels de la Refondation de l'École, il suffit de les parcourir rapidement.



De manière non exhaustive en voici quelques exemples :

Dans l'*Annexe du Socle commun de compétences, de connaissances et de culture*, on lit en préambule que ce n'est pas seulement l'esprit de l'élève que l'on vise à former mais aussi sa personnalité : *"Elle (?) donne aux élèves une culture commune, fondée sur les connaissances et compétences indispensables, qui leur permettra de s'épanouir personnellement, de développer leur sociabilité, de réussir la suite de leur parcours de formation, de s'insérer dans la société où ils vivront et de participer, comme citoyens, à son évolution"*.

Cette personnalité se construit sur des rencontres sensibles au cours desquelles *"L'élève exprime ses sentiments et ses émotions en utilisant un vocabulaire précis"* (*Domaine 3 : la formation de la personne et du citoyen*). *"Il exprime à l'écrit et à l'oral ce qu'il ressent face à une œuvre littéraire ou artistique. Il développe son jugement, son goût, sa sensibilité, ses émotions esthétiques"* (*Domaine 5 : les représentations du monde et l'activité humaine*).

De même, dans les programmes qui entreront en vigueur à la rentrée prochaine, on est frappé par l'adossement des préconisations à cette facette émotionnelle de l'élève, au service de l'apprentissage.

Pour alimenter la réflexion et illustrer ce plaidoyer en faveur des émotions, permettez-moi de vous relater une expérience faite dans le cadre d'une recherche universitaire. Ce travail a eu pour conséquence inattendue de placer les élèves sur un pied d'égalité. La nouveauté de partir des émotions comme déclencheur des processus d'apprentissage a même mis en difficulté ces élèves que leur fonctionnement habituel "intellectuel" avait coupés de leurs émotions. L'expérience a entrainé la "réhabilitation" des élèves dits faibles dont les remarques pertinentes faisaient progresser le groupe classe.

L'étude se plaçait dans le champ de la littérature associée à la musique dans le cadre de l'opéra.

Des élèves de cycle 3 et de 4e de collège ont été mobilisés. Un protocole a permis d'isoler le facteur émotion porté par la musique : par l'émergence des émotions chez les auditeurs, la musique révèle le sens profond du texte.

Le médecin malgré lui, texte de Molière mis en musique par Charles Gounod, était le support de cette étude. Un travail préalable sur les émotions, les sentiments et les sensations, sur le vocabulaire pour les exprimer, a été conduit à partir d'extraits musicaux choisis. La démarche suivait le cheminement suivant, en écho à celle proposée par Catherine Tauveron[2] de "se faire un film".

extraits	émotions associées aux musiques	éléments qui font ressentir ces émotions	images qui me passent par la tête en écoutant cette musique

Une surprise m'attendait avec les scènes de l'opéra. On aurait pu penser que les élèves ayant l'écoute et le livret seraient favorisés pour la compréhension, comme si l'auditif et la lecture se répondaient en écho, s'associant idéalement pour mener à la compréhension.

Il n'en était rien : le groupe dont la perception a été la plus fine était celui qui ne pouvait compter que sur ses oreilles et sa perception auditive et émotionnelle, groupe dont finalement la perception n'était pas "polluée" par un déchiffrage visuel.

Le langage des sons et le langage des mots sont solidaires l'un de l'autre dans la perception auditive ; mais dès que l'on ajoute une activité cognitive (ici, suivre le livret), il y a des oppositions. En comparant les productions de chaque groupe il est apparu très clairement que le groupe qui n'avait que le texte a réalisé des dessins très factuels, reproduisant même l'environnement de l'époque de Molière. Le groupe "auditif" ainsi que le groupe qui écoutait l'opéra en suivant sur le livret ont complètement transposé les scènes dans leur vie de tous les jours. Cela a même donné lieu à des textes avec un ressenti lié à un vécu très douloureux.

Il ne s'agissait pas de faire de la psychanalyse de base et les enseignantes se sont bien gardées de cela, mais la preuve est établie que, **touchés dans leurs sentiments, les élèves reçoivent plus facilement un texte**. Ainsi, nous avons constaté, dans l'examen des productions, que les réponses (graphiques ou bien textuelles) des élèves montrent que la maîtrise de l'intensité dramatique, l'ajout d'évocations poétiques, la possibilité de lier l'ensemble du texte à travers une esthétique musicale induisent les émotions et conduisent à des interprétations plus poussées.

L'intérêt de la musique est bien d'apporter un propos qui n'est pas dans le texte mais qui la complète ; comme les deux discours se mêlent et évoluent, les personnages s'étoffent, le récit qui prend de l'épaisseur par la musique distille l'attention de l'auditeur/lecteur et nourrit son émotion. Cette approche du texte nous a amenés à privilégier la description du climat psychologique des personnages, et non plus seulement la narration des faits : il y transformation des personnages en "êtres".

Pour les deux groupes qui ont travaillé sur l'écoute, c'est maintenant une évidence que la musique agit sur nos états d'esprit et influence nos émotions. L'élève se fait une représentation visuelle qu'il essaie de traduire avec le langage qu'il possède. Les représentations, les émotions, les sentiments, les images lui permettent de comprendre ce qu'il entend et lit.

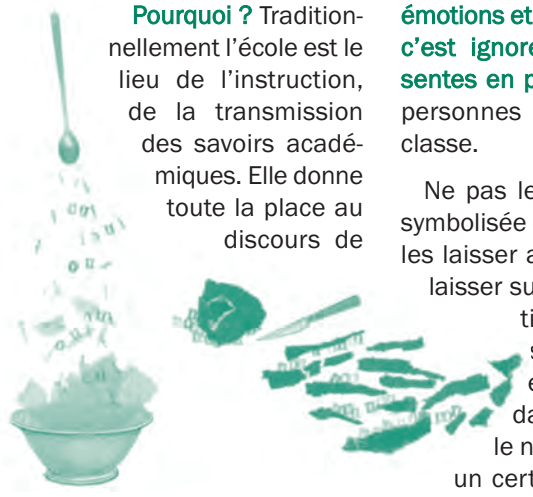
Sylvie Paquet
Allier

1/ C.G. Jung L'Homme et ses symboles, Robert Laffont, 1964.
2/ REPÈRES N°19/1999 comprendre et interpréter les textes à l'école, numéro coordonné par Francis Grossmann et Catherine Tauveron. École Normale supérieure de Lyon, institut français de l'éducation

Les émotions ont-elles leur place

J'anime une formation pour les futurs professeurs des écoles dans une ESPE[1] sur la prévention de la violence et leur montre la vidéo d'une altercation en classe entre un élève de lycée professionnel et sa professeure, au cours de laquelle l'élève sort un couteau et menace l'enseignante. La lumière se rallume dans la salle sur un silence pesant et je leur pose ma première question : "quelles sont les principales émotions que vous avez ressenties en regardant ces images ?" Les étudiant(e)s prennent la parole pour expliquer la situation présentée : les uns parlent des causes, d'autres des effets, d'autres interrogent la réalité d'une telle scène ; mais aucun ne répond à la question posée. Et lorsque je répète ma question, ils sont stupéfaits et sans voix.

Cette situation, de multiples fois vécue avec des enseignants du premier et du second degré, met en évidence que les émotions n'ont pas de place institutionnelle dans la formation initiale et continue des professeurs ; et par voie de conséquence n'ont pas une place reconnue dans l'école ou dans la classe.

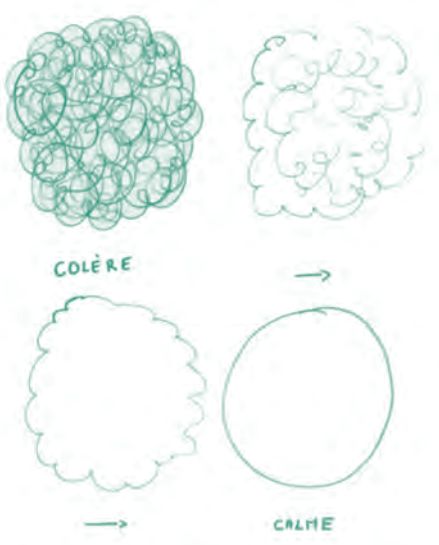


Pourquoi ? Traditionnellement l'école est le lieu de l'instruction, de la transmission des savoirs académiques. Elle donne toute la place au discours de la raison et s'appuie sur l'objectivité à travers la transmission de savoirs universellement reconnus. Chacun y est présent d'ailleurs avec, et seulement avec, son statut : d'enseignant pour les uns, d'élève pour les autres. Ainsi l'école traditionnelle n'accorde pas de place officielle à la relation humaine, aux particularismes, à la subjectivité, et ne transmet pas de manière pédagogique les savoir-être et les savoir-faire nécessaires pour acquérir la posture d'élève ; ces savoirs pratiques relèvent, d'après l'école, de l'éducation transmise par la famille.

D'ailleurs de nombreux professionnels sont encore aujourd'hui convaincus que les compétences psychosociales[2] ne s'apprennent pas et appartiendraient au registre de l'inné ! Et tant pis pour ceux qui ne les possèdent pas "naturellement". Or l'OMS a reconnu que savoir gérer ses émotions fait partie des dix compétences psychosociales[2]. Elles représentent les capacités de la personne à faire face aux situations et aux épreuves de la vie quotidienne tout en gardant un état de bien-être physique et mental.

Ne pas prendre en compte les émotions et leur langage à l'école, c'est ignorer qu'elles sont présentes en permanence entre les personnes et dans le groupe classe.

Ne pas leur donner une place symbolisée et donc explicite, c'est les laisser agir à leur guise et se laisser submerger par les émotions qui, tout à coup, surgissent : tel cette enseignante qui hurle dans la classe dès que le niveau sonore dépasse un certain seuil. Lorsque ce



type d'attitude est perçu par les enfants / élèves comme un trait de la personnalité de leur professeur, des dysfonctionnements risquent de surgir car les émotions sont contagieuses et se répandent, par effet de symétrie, comme une trainée de poudre. Un professeur qui "agit sa colère" sans la nommer met toute une classe en effervescence. De plus, l'absence de "gestion" de ses émotions par l'adulte indique aux enfants qu'il n'y a pas de savoir-être et de savoir-faire pour agir sur ses émotions.

Certes, il est difficile de transmettre ce que l'on n'a pas appris soi-même, mais il n'est jamais trop tard pour apprendre ce que l'on n'a pas acquis. De nombreux travaux existent sur ce sujet, notamment au Québec. Le centre de ressources Non-violence actualité (wwwnon-violence-actualite.org) propose de nombreux outils pédagogiques pour travailler cette compétence relationnelle. Et le réseau RÉSEDA, de l'enseignement agricole a publié un livre d'exercices *Émoi, émois et moi…* pour tisser ensemble la grammaire de la langue et la grammaire des émotions[3].

à l'école ?

Mais en attendant de se former, chaque enseignant peut utiliser avec profit quelques outils pour prendre en compte l'élève dans sa globalité d'enfant ou d'adolescent et donner une place aux émotions durant le cours et dans la classe : développer le vocabulaire émotionnel (liste d'émoticônes) y compris en cours de langue ; en cours de français, identifier les émotions ressenties par les personnages du texte que l'on vient de lire ; faire construire aux élèves plusieurs chevalets dans différentes couleurs sur lesquels sont indiquées différentes émotions (en lien avec la joie, colère, tristesse, peur) en conviant chacun à placer devant lui, en début de cours par exemple, le chevalet correspondant à l'émotion ressentie à ce moment-là. Cet exercice précise la tonalité émotionnelle de la classe et peut constituer un renseignement précieux pour l'enseignant.

On voit donc que la prise en compte des émotions à l'école est assez ancienne et bien implantée dans d'autres pays occidentaux, mais peine encore à être appliquée en France.

Édith Tartar Goddet
Présidente de l'ap2e[4] et formatrice pour l'Éducation Nationale à la relation et gestion des dysfonctionnements relationnels

1/ ESPE École Supérieure du Professorat et de l'Éducation (ex IUFM)
2/ Elles représentent les capacités de la personne à faire face aux situations et aux épreuves de la vie quotidienne tout en gardant un état de bien- être physique et mental. Savoir gérer ses émotions fait partie des 10 compétences psychosociales reconnues par l'OMS
3/ http://www.chlorofil.fr/vie-scolaire-et-etudiante/sante-conduites-a-risque-et-securite/reseda/carnets-de-sante.html
4/ ap2e : Association Protestante pour l'Éducation et l'Enseignement

L'école entre révélation et élévation

En écho aux grandes disputes auxquelles le philosophe fut mêlé, l'Université Paris 5 - Descartes organise, depuis trois ans, une journée de débats contradictoires, sous le haut patronage et en présence du ministre de l'Éducation nationale. Sont partenaires de cette journée les éditions Nathan, l'université Paris-Descartes et la fondation SNCF.

Le samedi 19 mars 2016, Najat Vallaud-Belkacem ouvrait une journée au rythme soutenu : cinq conférences suivies d'échanges et de débats, au sein d'un amphithéâtre qui réunissait quelque 300 à 400 personnes – enseignants du primaire, du secondaire et de l'enseignement supérieur.

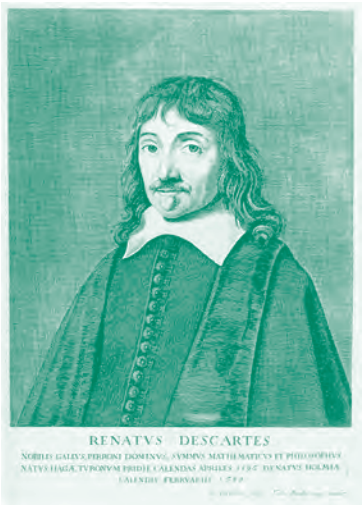
Retenons la présence, entre autres :

- d'Alain Bentolila, linguiste, concepteur de "la machine à lire", une application sur tablette destinée à améliorer les capacités de lecture des enfants et leur niveau en français ;
- de Philippe Meirieu, professeur en sciences de l'éducation ;
- d'Odon Vallet, historien des religions.

Interpellée par le thème de cette journée : **"L'école entre révélation et élévation"**, j'ai décidé d'aller écouter. Comme les élèves, j'ai zappé et choisi d'écouter ce qui correspondait le plus à mes attentes... Loin de moi l'idée de reproduire fidèlement l'intégralité de ces controverses ; je souhaite seulement évoquer les moments qui m'ont marquée et ont suscité des interrogations.

Le discours de Mme la ministre : révélation et élévation, deux termes qui ont un sens profondément religieux et en même temps profane. Je note de nombreuses références à la religion :

- "Dans une cérémonie religieuse, l'élévation ne présente qu'assez peu de rapport avec le sentiment ressenti par un usager d'un ascenseur".
- "L'élévation qui se produit à l'école n'est pas une montée fulgurante mais bien une marche lente, mais assurée, de celui qui gravit les montagnes. En quelque sorte, si la foi les déplace, l'école, elle, les gravit".
- "L'histoire a souvent façonné des liens entre le savoir et la croyance, même si Pascal, lui-même savant d'ailleurs, nous rappelle l'ambiguïté de cette union, de ce lien, en distinguant le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et le Dieu des philosophes et des savants".



• “Par la laïcité, un choix fondamental est fait : donner une même place à chacune, à chacun, à celui qui croyait au ciel comme à celui qui n’y croyait pas. Non pas en ignorant l’individualité et la singularité de chaque élève : mais en faisant fond sur ce qui les rassemble. Or, les connaissances, les savoirs, la culture nous rassemblent. Ils n’empêchent ni le débat, ni la controverse, mais leur donnent un cadre rationnel. Et dans ce cadre rationnel, nous pouvons, et même, nous devons aussi inscrire la religion. C’est justement pour cette raison que nous consacrons à ce sujet un enseignement laïc du fait religieux. Pour que nos élèves apprennent aussi à distinguer la connaissance et la croyance, et à reconnaître en eux-mêmes quand ils savent, et quand ils croient”.

• “Lorsque des tableaux représentent un saint qui a une révélation, vous remarquerez que ce n’est jamais dans une salle de classe, mais généralement sur un chemin, celui de Damas, avec un regard tourné vers les cieux qui nous dit qu’il se passe quelque chose d’indicible, d’inexprimable, qui est, en un certain sens, au delà de l’argumentation”.

Qui aurait pu imaginer, il y a quelque 20 ou 30 ans, qu’un ministre de l’Éducation nationale puisse conduire un parallèle École/Religion ? L’école publique était l’école sans Dieu ! Najat Vallaud-Belkacem aborde la question de l’enseignement du fait religieux. L’État dispose–t-il d’un moyen pour contrôler les enseignants et les programmes scolaires dans les écoles dites confessionnelles ?

Ce jour-là, aucune question n’était possible ; aucun débat après le discours de la ministre :

“La véritable mission de l’école laïque est de transmettre aux jeunes intelligences qui lui sont confiées la nécessité d’un équilibre exigeant entre droits et devoirs intellectuels. Droit d’exprimer librement sa pensée mais obligation de la soumettre à une critique sans complaisance ; droit de faire valoir ses convictions mais interdiction de manipuler le plus vulnérable ; droit d’affirmer ce que l’on croit vrai mais devoir d’en rechercher obstinément la pertinence ; droit de questionner ce que l’on apprend mais devoir de reconnaître la légitimité du maître ; droit enfin d’interpréter les discours et les textes mais devoir de respecter la volonté et l’esprit de l’auteur”.

Cet exposé terminé, quatre controverses ont suivi.

1ère controverse : “Le numérique peut-il sauver l’école ?”

L’école serait-elle malade, puisque l’on parle de la sauver ? 15% des enfants sortent de l’école sans maîtriser les savoirs fondamentaux ! *“L’école souffre d’injustice et nous refusons que la destinée scolaire des enfants soit scellée dès la maternelle et le cours préparatoire”* nous dit Alain Bentolila. Est-ce l’école qui est injuste ou la société, le monde dans lequel nous vivons ? Le numérique seul ne peut pas rendre l’injuste, juste. *“Il peut seulement aider, contribuer à mettre plus de sens, plus d’équité, plus de justice dans l’école, et encore sous certaines conditions”.*

2e controverse : “L’école entre croyances et connaissances”.

Les croyances ont-elles leur place à l’école ? Pour Philippe Meirieu, *“L’école laïque ne dit pas ce qu’il faut croire ni ce qu’il faut faire. Elle apprend à penser juste, à parler juste, à lire juste, à écrire juste et à examiner le monde avec rigueur”.*

3e controverse : “La lecture entre apprentissage et enseignement”.

4e controverse : “Et Dieu dans tout cela ?”

En l’absence de Marcel Rufo (pédopsychiatre) hospitalisé, Alain Bentolila est intervenu en binôme avec Odon Vallet.

Tous deux tentent de répondre à la question : Quelle relation entre Révélation et révélation ? Les deux appellent l’acte de croire : la révélation implique quelque chose que l’on reçoit (comme un trésor caché) ; la Révélation exige des passeurs. *“Tout homme est une histoire sacrée…”*

Odon Vallet parle de sa fondation, qui attribue des bourses à des étudiants brillants mais défavorisés (de France, du Bénin et du Vietnam) afin de les aider à poursuivre leurs études. Pour lui, l’école doit être un facteur d’élévation sociale ; l’enseignement se doit d’élever le niveau moyen d’une population. Certes, des élèves sont exclus de l’école ;

l'école ne sert pas à grand-chose pour eux. Mais pour d'autres, c'est le contraire : 30% des élèves des classes préparatoires des quatre "grands lycées parisiens" sont boursiers. En terme de politique globale, il ne faut pas croire que pour élever le niveau des connaissances, il faut baisser le niveau des exigences !

Pour Alain Bentolila, le plus bel exemple d'élévation est la Tour de Babel. Des hommes et des femmes construisent une tour, à la découverte de savoirs. Ils ont une langue commune qui leur permet de confronter leurs points de vue. Dieu confond alors les langages pour contrer cette avancée d'une communauté dialoguante à l'assaut des connaissances. La Tour de Babel est le symbole de l'école : la vérité ne vient pas d'en haut (même si le maître révèle des connaissances) ; la capacité à avancer et à se questionner est le propre de l'école laïque. Elle donne les armes de l'interprétation des choses, de la critique.

Odon Vallet établit une différence entre les disciplines littéraires et scientifiques. Il souligne la mondialisation du savoir dans les sciences exactes. Par contre, nous dit-il, la différence est grande dans les disciplines littéraires. Certains pays ont peu ou pas d'enseignement de philosophie. Dans les disciplines littéraires, il faut s'ouvrir à l'autre. L'école doit nous mettre à l'aise avec des cultures différentes.

Les intervenants soulignent la frilosité à aborder le fait religieux dans nos écoles. Considérer que la foi est du domaine de l'intime ne légitime pas l'ignorance du fait religieux. La laïcité est la confrontation des points de vue dans un espace pluriel. Enseigner la laïcité, c'est apprendre à être de bons discutants. Il faut connaître saint Augustin, Marx... ainsi que les grands débats politico-religieux.

Enseigner le fait religieux de façon neutre est important et difficile. Il faut pouvoir donner des éléments de réflexion et de connaissances aux élèves. Et, comme le souligne le pape François, respecter la liberté d'expression mais aussi les religions. Odon Vallet rappelle que certaines de ses mises en garde à ce propos ont été censurées dans les journaux télévisés mais aussi dans les colonnes du Monde. Attention à la laïcité rigide ! Celle de 1905 était anticléricale ; aujourd'hui elle risque d'être anti-musulmane. La laïcité doit être ouverte et aucune religion ne doit remplacer l'État ; la religion n'est pas l'ennemi du peuple !

Alain Bentolila insiste sur le fait qu'une religion se mérite... par l'étude. Il faut entrer dans une immense bibliothèque, s'interroger sur les textes, les questionner, ouvrir d'autres livres d'autres religions. L'école est un lieu où l'on peut comprendre les différentes religions. Il ne faut pas confondre une religion avec l'obéissance à certains rituels et habitudes, autrement dit avec une sorte de police religieuse. Plus est facile l'entrée dans une religion, plus celle-ci est dangereuse !

Pour clore cette controverse, la dernière question posée sera : *"Quelle place pour la spiritualité dans nos établissements scolaires ?"*. À nous de jouer !

Marie-Noëlle Olive
Alpes de Haute Provence

Référence du discours :
http://www.najat-vallaud-belkacem.com/2016/03/19/lecole-entre-revelation-et-elevation-discours-de-najat-vallaud-belkacem-aux-controverses-de-descartes/
Accessible également sur You Tube :
https://www.youtube.com/channel/UCr7pldqqmikdnEoX1wR7hYg

Sur les chemins du tutorat

Précision préliminaire : le "tutorat" concernera ici la relation duelle entre un adulte volontaire et un élève ; il ne sera pas question du "tutorat entre pairs" (entre élèves), ni du tutorat des professeurs stagiaires.

Conçue comme un accompagnement à la scolarité, une aide à certains élèves, cette pratique est apparue dans les "années Savary" (la décennie 80) sous des noms très divers (entretien d'écoute, entretien en face à face, relation d'aide…). Si elle s'est d'abord et surtout exercée au collège, elle figure depuis 2010 dans les textes officiels sur la réforme du lycée (circulaire sur le tutorat dans les lycées, février 2010 ; circulaires sur les IMP[1] d'avril 2015 et sur la rentrée 2015). Ces textes sont un peu confus pour définir quel est précisément le rôle du tuteur. On y lit en effet que *«le tutorat s'articule avec[2] deux des dispositifs existants : l'accompagnement person- nalisé [AP], le parcours de découverte des métiers et des formations, les entretiens personnalisés d'orientation, le passeport orientation formation, les stages de remise à niveau et les stages passerelles»* ; "s'articule avec" est bien vague : on comprend que "ça a un rapport", mais que "ce n'est pas tout à fait"… Plus loin, il est dit que *« le tuteur :*

- *aide le lycéen dans l'élaboration de son parcours de formation et d'orientation ;*
- *assure un suivi tout au long de ce parcours, en coopération avec les différents acteurs de l'équipe éducative, notamment avec le professeur principal [PP] et le conseiller d'orientation psychologue [COP], auxquels le tuteur ne se substitue pas [2] ;*
- *guide l'élève vers les ressources disponibles, tant internes qu'externes à l'établissement ;*
- *aide l'élève à s'informer sur les poursuites d'études dans l'enseignement supérieur».*

Il est donc surtout question de formation et d'orientation, mais le tuteur ne doit pas être un PP-bis ou un COP-bis ! Comme il ne doit pas non plus assurer de l'AP, ni du soutien disciplinaire ou de la remise à niveau, alors que fait-il ?

À l'issue de trois journées de stage de formation au tutorat cette année, et grâce à diverses expériences d'entretiens pratiqués autrefois en collège (après une formation à la gestion mentale selon La Garanderie et notamment à l'entretien sur le profil pédagogique), ou plus récemment d'aide ponctuelle et informelle à certains de mes élèves en lycée, je commence à mieux cerner ce qu'est le tutorat. Ce que je vais pratiquer l'an prochain de façon plus systématique, officielle et encadrée, et, c'est important, avec un "groupe" de tuteurs formés sur lequel s'appuyer, s'apparente en fait à un cheminement commun.

Un élève volontaire demande à rencontrer un tuteur (souvent un enseignant, mais ce peut être aussi un CPE[3] ou le documentaliste) lui aussi volontaire. Il est essentiel que les deux soient bien partants pour ces rencontres : l'élève parce que tout part de lui, et que beaucoup dépend de lui dans la réussite du tutorat (il faut qu'il soit demandeur et motivé, car le chemin c'est lui qui le fait … l'écoutant l'accompagne) ; le tuteur parce qu'il doit être formé à l'écoute active et à diverses techniques de communication, d'accompagnement, voire d'analyse, comme la reformulation, le "retour" ou feedback (on entre là dans du vocabulaire propre à la psychopédagogie et à Carl Rogers par exemple…), qu'il doit disposer d'outils pour éventuellement mieux cerner une situation (comme des fiches de dialogue et d'approfondissement sur tel ou tel point) ; sans non plus se laisser enfermer dans cet aspect technique !

Car le tuteur doit **avant tout** être attentif à la personne du «tutoré», plus qu'à son "problème". Je veux dire par là que si un élève vient en tutorat avec un "problème affiché", une demande explicite (par exemple : "j'ai du mal à m'organiser dans mon travail" ; ou "je me sens mal au lycée, je suis en échec et démotivé"), il faut se centrer sur le ressenti de l'élève, ce qu'il exprime, toujours rester "ouvert" à la manière dont le problème est vécu par lui et à ce qu'il en dit … et cela peut déboucher sur tout autre chose (par exemple : un problème de confiance en soi, d'estime ou d'image de soi…). Parfois, le "problème affiché" n'est que le symptôme. Donc il ne faut pas se précipiter sur cette demande initiale, ni fournir diverses solutions "clés en mains" qui paraissent pourtant tomber sous le sens. Non, il faut mettre l'élève en situation de recherche, lui renvoyer "en miroir" ce qu'il dit, lui en faire prendre conscience (tant de choses se disent mine de rien, de manière "furtive"…). Pour être plus claire, je dirais qu'en nous écoutant redire, souligner ou questionner ce qu'il a exprimé, l'élève peut alors prendre un peu de distance pour approfondir ce qu'il a dit, ce qu'il [a] ressent[i] ; et cette réflexion évolue et progresse, d'une séance à l'autre (le temps est un facteur important).

Finalement, le tuteur est un médiateur (j'allais dire un accoucheur, un *maïeuticien* au sens socratique), il aide l'élève à entendre et à voir ce qui lui était jusque là caché, ou qu'il exprimait de façon détournée, partielle. Il est donc nécessaire de manifester empathie, confiance et estime à l'élève, de l'écouter avec bienveillance et sans jugement, sans plaquer sur son "cas" tel schéma, telle "explication" ou notre propre ressenti. Car on ne sait jamais où le "cheminement" du tutorat va nous mener ! Par exemple, telle demande explicite de conseils sur l'orientation peut finalement déboucher sur autre chose, comme "je sens bien que mes parents voudraient que je fasse S ou ES, mais moi j'aimerais aller en L ; j'ai peur de les décevoir" … alors que ce n'était pas du tout formulé comme cela au départ. Si l'on fournit tout de suite la brochure de l'Onisep ou les renseignements apparemment attendus sur telle ou telle filière, on n'a pas entendu la véritable demande, on n'a pas aidé l'élève à la formuler, on en est resté au "problème" exposé, et on n'a pas écouté la "personne" de l'élève, ni permis à son ressenti de s'exprimer. Il s'agit donc bien là d'un parcours-découverte, pas toujours balisé, «entre raison et émotion(s)»…

C'est pourquoi le tutorat est une démarche délicate et patiente, un cheminement à deux, une "relation" (dans tout ce que le mot a de complexe, entre lien, liaison, et rapport/narration, car relater c'est aussi dire, raconter) : à travers la parole dite, écoutée, échangée, le tutorat peut aider l'élève à remettre du sens dans une scolarité qui lui échappe (→ pour les décrocheurs, les démotivés) ; à adopter une démarche réflexive sur ses apprentissages (→ qu'est-ce qu'apprendre ? comment puis-je travailler pour réussir ?) ; à retrouver le plaisir d'être lycéen ou étudiant (au sens large) en mettant en perspective les tâches scolaires (→ travailler pour se réaliser, pour se construire un avenir)…

Je retrouve là ce que disait Montaigne (et les Humanistes) du "bon" précepteur : c'est celui qui *«de belle arrivée [4], selon la portée de l'âme qu'il a en la main[5], commence à la mettre sur la montre[6] […] quelquefois lui ouvrant le chemin, quelquefois le lui laissant ouvrir. Je ne veux pas qu'il invente et parle seul, je veux qu'il écoute son disciple parler à son tour.»* (Essais, I, 27, «De l'institution des enfants»). Ou, pour paraphraser ce qu'a écrit un romancier étatsunien[7] sur la thérapie : *«Le tutorat n'est pas un traitement miracle. Mais ce n'est pas non plus une perte de temps, si tu penses qu'il est important de comprendre la façon dont tu fonctionnes face aux diverses tâches scolaires / à ce que "l'école" te demande de faire / attend de toi. Il s'agit d'une exploration, en quelque sorte. Que nous menons à deux. Et ce que nous explorons, c'est ton ressenti de lycéen».*

Quoi de plus essentiel, pour un professeur, que de se lancer parfois sur ce chemin, dans cet accompagnement, cette exploration commune, pour aider un "élève" à "grandir" ?

Catherine Réalini
(Île-de-France)

1/ IMP = indemnités pour missions particulières.
2/ c'est moi qui souligne.
3/ conseiller principal d'éducation.
4/ tout de suite, dès le début.
5/ selon les capacités de l'élève qu'on lui confie.
6/ endroit où l'on faisait évoluer les chevaux pour jauger leurs qualités.
7/ Larry Mc Murtry, Duane est dépressif / Duane's depressed.

Entre raison et émotions

“Jeanne Moll est agrégée d’allemand, docteur en sciences de l’éducation ; elle a été professeur d’allemand en lycée puis elle a enseigné à l’université L. Pasteur de Strasbourg et à l’IUFM d’Alsace. Présidente puis présidente d’honneur de l’AGSAS (Association des Groupes de Soutien Au Soutien, ou “groupes Balint pour enseignants”), elle a toujours travaillé sur les relations au sein de l’institution scolaire”.

Les adultes qui ont fait le choix d’enseigner ont-ils toujours pris la mesure de l’importance de la dimension relationnelle inhérente à ce métier ? Ils devinent certes que leur choix n’est pas neutre affectivement mais ils n’imaginent pas à quel point l’âpre réalité de l’institution scolaire va les confronter à des situations inattendues et les convoquer à montrer leur vrai visage. Face à des enfants ou adolescents qui arrivent à l’école avec des histoires et attentes multiples, et dont l’attitude souvent les désarçonne, ils s’ingénient à ne pas perdre la face. Faisant l’expérience, à leur corps défendant, que “le moi n’est pas maître dans sa maison”, ils cherchent leur voie, contraints de louvoyer entre raison et émotions. Plutôt que de naviguer à vue, entre les rives que délimite l’espace émotionnellement houleux de la classe et le cap de la raison, essayons plutôt de comprendre ce qui agit souterrainement, ce qui nous déstabilise, nous irrite et nous entraîne parfois à commettre des paroles ou des actes que nous regrettons ensuite.

L’imaginaire à l’œuvre

Le plus souvent, les futurs enseignants s’imaginent en professeurs bienveillants, attentifs à l’épanouissement de chacun ; ils anticipent leur fierté joyeuse de “régner” seuls dans une classe où les regards convergent vers eux. Ils se voient comme des passeurs de savoirs, des accompagnants auréolés de pouvoirs quasi magiques. Ces rêves et ces désirs, comparables aux rêveries parentales qui précèdent l’événement de la naissance d’un enfant, sont légitimes. Cependant, ils demandent à être interrogés et mis en regard des remuements psychiques, voire des bouleversements émotionnels qui se produisent quand les montages fantasmatiques élaborés antérieurement s’écroulent au contact d’une réalité tout autre. Cela est d’autant plus nécessaire que, si nous voulons faire le meilleur usage possible de la raison dans l’exercice de notre métier, il nous faut penser les différents aspects de la tâche qui nous est dévolue.

Or si la raison, “la faculté pensante qui permet à l’homme de connaître, de bien juger et d’agir conformément à des principes” (cf. le *Petit Robert*) nous commande de **connaître** d’abord le mieux possible la ou les “matières” que nous rêvons de faire aimer à d’autres, la maîtrise d’un savoir ne suffit pas. Il nous faut **nous** connaître aussi un tant soit peu et savoir ce qu’il en est de notre rapport à nous-mêmes, à autrui – individuellement et en groupe – et de notre rapport au monde.

Se questionner sur ce qui est au cœur du métier

Sommes-nous au clair, par exemple, sur les raisons obscures qui nous ont poussés à choisir un métier où nous sommes beaucoup plus en contact avec des enfants et/ou des adolescents qu’avec des adultes, un métier qui nous renvoie inconsciemment à l’enfant que nous avons été et qui continue de nous habiter à notre insu ? Que **connaissons**-nous de la complexité de l’âme des enfants, de celle des adolescents, de la nôtre ? Que savons-nous surtout de la complexité des relations intersubjectives, de ce qui, souterrainement, circule de nous à eux, d’eux à nous, adultes plus ou moins assurés en nous-mêmes, plus ou moins angoissés face au groupe ressenti comme menaçant ? L’espace clos de la classe, cet “accélérateur d’inconscient” (cf. Francis Imbert), favorise les projections imaginaires, les identifications, une angoisse multiforme et les mouvements transférentiels dus à la présence d’un adulte, homme ou femme, jeune ou plus âgé, face à des garçons et filles qui le regardent, le dévisagent, voire le provoquent ou bien l’ignorent totalement. Il n’est pas facile pour l’enseignant de tenir sa place, d’affronter le risque de dissolution de la classe pour **rencontrer** vraiment chacune des personnes qui la composent et pour répondre au désir de reconnaissance dont tout être humain est porteur.

Comment peut-il aller au-devant des besoins de sécurité affective, d'estime de soi, de valorisation qui favorisent le développement de la personnalité, mais aussi l'entrée dans les apprentissages ? En dépit de ce qu'il observe et interprète à la hâte, il lui faut croire que le désir d'apprendre, tout comme le désir de grandir, habite chaque enfant ; il lui faut croire que lui-même, par son attitude, sa voix, ses regards, par ses paroles surtout, en un mot par la qualité de sa présence, peut aider l'élève à surmonter une mauvaise image de soi et à trouver sa place dans le groupe. Au contraire, en négligeant d'aller voir au-delà des apparences, en jugeant au lieu d'essayer de comprendre, il l'en décourage, voire l'en empêche.

Une sensibilité à fleur de peau

Assurément, l'école est un théâtre où les protagonistes adultes ne cessent d'exposer leur visage face à un auditoire en proie aux passions les plus opposées. Selon leur maturité affective, leur expérience pédagogique et leur formation psychologique, les enseignants affrontent diversement les épreuves émotionnelles que sont les manifestations agressives des enfants, leur agitation, leurs cris, leur mutisme obstiné ou l'insolente rébellion des adolescents.

Aux raisons internes de leur désarroi, liées à la dramaturgie secrète de la scène scolaire, s'ajoutent les effets insidieux de circonstances sociopolitiques instables : à une époque où notre société, et donc l'école qui en est le miroir, est traversée d'une crise de sens, les enseignants souffrent de ne pas se sentir reconnus ni soutenus, d'être soumis à des pressions institutionnelles, administratives, parentales, sociétales ; ils souffrent d'un sentiment collectif d'impuissance qui accentue leur vulnérabilité personnelle.

En outre, l'accumulation des problèmes du quotidien, le nombre croissant de "décrocheurs" et la difficile mise en place de la réforme du collège qui provoque des dissensions parmi les collègues, accentuent les tensions à l'intérieur des établissements et aiguisent la nervosité ambiante.

Sans aucun doute, le mal-être dont se plaignent beaucoup d'enseignants aujourd'hui vient de l'immense difficulté où ils se trouvent de remplir leur mission comme ils le souhaiteraient. Frustrés de ne pas se sentir à la hauteur de ce qui avait été leur idéal, ils relèguent à l'arrière-plan la question essentielle des principes. Ce qui est premier – *princeps* –, c'est-à-dire au fondement de nos actes, est ce qui nous anime, au sens de donner une âme, et qui transcende méthodes, techniques et objectifs pour conférer du sens à ce que nous faisons ; la question de ce que "autrui" signifie pour nous, par exemple. Est-il pour nous **objet d'enseignement** dont le ressenti nous indiffère ou bien un **sujet singulier** que nous n'avons pas le droit de laisser à l'écart, quand bien même il s'écarterait de l'image de l'enfant, de l'élève merveilleux dont notre imaginaire est peuplé ? En un mot, à quelle éthique de l'altérité, à quels principes humanistes nous référons-nous, individuellement et au sein de l'institution, pour instruire et **élever** les enfants, c'est-à-dire faire croître l'humain en eux ?

Cette question primordiale devrait faire l'objet de débats au sein d'une équipe d'établissement ; de même, toute école devrait proposer des lieux "hors menace" où l'on peut déposer l'insupportable et l'élaborer en référence à une éthique exigeante.

De quelques pistes pour apprivoiser les émotions

La méthode la plus immédiate est sans doute de recourir à l'écriture. Au soir d'une journée difficile où l'on s'est laissé déraisonnablement emporter et où l'on a peut-être été humilié par un élève, on confiera au papier, pour s'en dégager, le trop plein des affects dont on a été submergé. Écrire, c'est tenter de démêler les raisons du tumulte intérieur, y voir un peu plus clair, gagner en lucidité.

Autre démarche possible : participer à un groupe d'analyses de pratiques professionnelles, comme un "groupe de Soutien au Soutien", qui permet l'élaboration, dans un climat de respect, de confiance et de non jugement, d'une situation relationnelle complexe. Selon une méthode précise, on apprend, au fil des séances, à co-réfléchir, à prendre en compte la logique de l'autre en faisant preuve d'empathie envers lui. On se familiarise avec le "regard tripolaire" ou "l'écoute tripolaire", formidables outils proposés par Jacques Lévine, pour penser l'intériorité ou la dimension accidentée de l'élève dont on parle, comme la face cachée de son organisation réactionnelle visible, sans omettre d'envisager le potentiel de vie qui l'anime et doit nous entraîner à ne désespérer d'aucun enfant.

La pratique de ce dispositif groupal[1], où dialoguent pédagogie et psychanalyse, permet la prise de conscience de l'intersubjectivité à l'œuvre et conduit à une meilleure connaissance de soi, mais aussi à une bienfaisante et progressive prise de distance avec le surgissement pulsionnel, la face sombre de notre psyché.

Quant aux enfants et adolescents qu'il est judicieux de faire participer à notre recherche de plus de sérénité dans l'espace de la classe, il est relativement aisé de les sensibiliser à la valeur des émotions en étant discrètement attentifs à leurs états d'âme quand ils paraissent accablés, soucieux, "ailleurs", et en reconnaissant les émotions qu'ils disent éprouver. Un exercice mis en place par notre collègue Michèle Sillam et appelé "atelier psycho-Lévine" consiste à demander à l'ensemble des élèves d'une classe, à la fin d'un cours, d'imaginer par écrit, cinq minutes durant, ce que ressent une personne qui n'a pas d'amis, ou qui dérange constamment les autres, ou qui... On est à chaque fois surpris de la capacité des enfants et/ou ados à identifier les sentiments prêtés à d'autres, à faire preuve d'empathie lorsque leur professeur leur a signifié qu'il les en croit capables. L'expérience montre en outre que la pratique des ateliers psycho-Lévine contribue à pacifier le climat de la classe et à modifier la qualité des relations entre les élèves sensibilisés à cet exercice.

Pour une éthique de la relation

Pour conclure, contrairement à l'adage selon lequel "être professionnel signifie ignorer les affects", l'enseignant qui sait l'ampleur de sa mission éducative est conscient de l'importance de l'affectivité, de la force des émotions qui l'agitent et interagissent avec celles dont ses élèves sont également porteurs. Reconnaître humblement ce qui nous émeut et veiller à apprivoiser l'obscur qui risque de nous déborder et surtout de blesser autrui, est primordial. Des enfants, des adolescents nous **regardent**, ils attendent de nous que nous soyons à la hauteur de notre mission, que nous les respections et les aidions à grandir, afin de leur transmettre l'héritage que nous avons reçu de nos pères pour qu'ils se l'approprient et le fassent fructifier à leur tour. Aussi est-il urgent, à cette fin, de réfléchir à **une éthique de la singularité du sujet**, un sujet qui ne peut grandir sans la présence et l'accompagnement d'autrui, et de nous former **à une éthique de la relation**. C'est oser faire ensemble le pari de l'humain.

Jeanne Moll

1/ Pour en savoir plus sur les "groupes de Soutien au Soutien", consulter le site de notre association : www.agsas.fr

Jacques Lévine et Jeanne Moll : *Prévenir les souffrances d'école*, 2009, éd. ESF.

Christophe Marsollier (dir.) : *L'éthique relationnelle, une boussole pour l'enseignant,* 2016, éd. réseau CANOPÉ.

En pédagogie, chemin faisant... dans Lignes de crêtes n° 30, page 14.

Silences 2015

11 janvier

Troyes. Pour des raisons de sécurité, la marche a été remplacée par un rassemblement devant l'hôtel de ville ; nous sommes environ 17 000 personnes à observer, pendant une demi-heure, un **silence recueilli**, seulement entrecoupé par l'énoncé du nom des dix-sept victimes des jours précédents et quelques débuts de Marseillaise. Même si, plus tard, des voix s'élèveront pour dénoncer "une fracture sociale", cette manifestation reste à mes yeux un **grand moment de fraternité** humaine.

26 juillet

Rome, place Saint-Pierre. Après les acclamations qui ont salué l'apparition de François à la haute fenêtre, le pape, non sans me rappeler le soir de son élection, obtient une attention et un **silence remarquables** de toute la grande foule réunie pour son homélie et la récitation de l'Angélus avec lui. Quelle émotion de partager ce **moment de communion** au milieu de centaines et centaines d'hommes du monde entier !

8 septembre

Sur le chemin de la session de retraités, halte à Taizé. À midi et demie, en cette fin d'été, l'Église de la Réconciliation est encore totalement pleine. Pendant l'office, un long et **impressionnant moment de silence**, simplement rompu par quelques toux ou raclements de gorge consécutifs peut-être à la fraîcheur nocturne, unit moines et assistance dans la prière.

15 novembre

Paris, 23 h. De la gare de l'Est où je viens d'arriver d'Allemagne après le bureau du SIESC au local de CdEP où je m'apprête à passer la nuit, un inhabituel et lourd silence dans ce quartier d'habitude si grouillant, si animé. Seuls, quelques jeunes sont attablés à une terrasse vers le 67. Silence de la **peur** peut-être, silence du **deuil**, quand les larmes se substituent aux mots, silence de la **solidarité**.

Et l'intime certitude que dans ces silences, Il est là, notre Dieu, présent, aux moments de grande joie comme de terrible douleur.

Christine Antoine
Aube
4 février 2016

Ne pas oublier que depuis le 13 novembre, plus d'une vingtaine d'autres pays ont été aussi frappés par des attentats.

Réflexions sur la foi populaire

Le dominicain Serge Bonnet a produit une œuvre considérable dans les années soixante, puis comme Directeur de recherche au CNRS après 1977, et jusqu'en 1990, l'année de son décès. Son travail au sein du groupe de sociologie des religions explore la religion, la politique et la vie ouvrière[1]. La religion catholique, il la connaît de l'intérieur après le Concile Vatican II.

Son livre **Prières secrètes des Français d'aujourd'hui**[2] pose la question de la foi et interroge avec une grande actualité les formes de pratiques. En 1975 il a recueilli 140 000 prières écrites, déposées dans les églises : il les présente comme "un livre de prières pour prier".

Il montre combien ce peuple qui s'exprime ainsi est inquiet : il n'appartient pas aux cercles consultés de l'Église postconciliaire. Les prières parlent peu des fêtes : elles dévoilent une religion populaire enracinée dans les problèmes de la vie quotidienne : santé, travail, paix et bonheur au sein de la vie familiale. "*Ces pauvres d'argent, mais aussi d'instruction et même d'intelligence perçoivent qu'ils sont les premiers près de Dieu, parce qu'ils sont les derniers ou les avant-derniers parmi les hommes.*» «*Ils achètent un cierge qui devient la canne blanche de leur foi*".

Figure charismatique de l'Église catholique, Serge Bonnet critique, avec arguments et convictions, "le néo-cléricalisme des avant-gardes de gauche" et affirme "l'autonomie des laïcs". Refusant l'opposition stérile entre traditionalistes et progressistes, il défend un christianisme incarné, populaire, soutenant la liberté de conscience et de dévotion. Chez ceux qui fabriquent ou diffusent les théologies, ce qui se dit en privé est souvent très éloigné des orthodoxies ou hétérodoxies recensées (ou publications romaines ou épiscopales). "*La prière est pour une grande part la vie sauvage que la foi porte en nous… Le rite est en fait la seule véritable expression de la foi*".

L'auteur ne prétend pas juger. "*À partir du moment où l'on renonce… à se débarrasser des autres en les parquant dans des réserves baptisées magie, sorcellerie, folklore, religiosité, religion sociologique, il est possible de définir le "populaire" : il n'est pas lié à un univers traditionnel. Le peuple n'invente pas plus la prière qu'il n'a construit tout seul les cathédrales*".

"*En avons-nous entendu, des discours sur le sentimentalisme, la mièvrerie, la superstition, la mariolâtrie, la soif de merveilleux et la crédulité populaires ! En sens contraire, que de sermons ont exalté, pour faire honte à notre tiédeur, les braves gens, le petit peuple, les simples et la foi des sans-grades*". "*Le catholicisme savant d'un temps donné ne coïncide pas toujours avec ses traces écrites*".

Je peux, à le lire, me demander si, chaque fois que le rationalisme fait une avancée importante, il ne se manifeste pas une sorte de réaction affective, un retour de manivelle qui naît de ce qui est irrationnel chez l'homme. Ces forces antirationnelles ou de bigoterie mystique peuvent être récupérées par n'importe quel groupe qui propose une utopie ou un radicalisme dangereux. Mais la plus grande partie des jeunes veulent sans doute aujourd'hui moins refaire le monde que trouver leur place en son sein. C'est moins d'utopie politique qu'ils rêvent que de solutions pragmatiques à leurs problèmes d'emploi ou de logement.

Benoît Petit
Toulouse

1/ surtout dans la Lorraine industrielle et le monde rural : http://www.ebay.fr/itm/Le-frere-aux-vaches-Bonnet-Serge-mot-de-lAuteur-/221538889597?_trksid=p2141725.m3641.l6368

2/ Cerf, 1976

Pour un dialogue entre la foi et la raison

Les rapports entre la foi et la raison n'ont jamais été simples. Qu'on se souvienne par exemple de la mésaventure de Paul prêchant devant l'Aréopage d'Athènes[1]. S'appuyant sur les affirmations de la philosophie – stoïcienne pour l'essentiel – il trouve vite un accord avec les intellectuels de l'époque sur l'existence d'un dieu créateur qui ne saurait se confondre avec les idoles païennes[2]. Mais dès qu'il prononce le mot de résurrection, tous s'en vont en se moquant ouvertement de lui. **C'est qu'il y a dans la foi religieuse un au-delà de la raison,** difficilement acceptable pour une sagesse purement humaine.

De nos jours, les choses se sont aggravées. La raison scientifique, et, depuis les récents attentats, des affirmations plus "laïcardes" qu'authentiquement laïques ont tôt fait de réduire toute foi religieuse à un forme d'obscurantisme, voire de fanatisme, vouée à disparaître tôt ou tard.

Dans ces circonstances, il n'est pas inintéressant de relire l'encyclique du pape Jean-Paul II, *Fides et ratio* ("Foi et raison"). En effet ce texte, daté de 1998, n'a rien perdu de son actualité. L'introduction dit l'essentiel, qui va être développé ensuite : **"La foi et la raison sont comme les deux ailes qui permettent à l'esprit humain de s'élever vers la contemplation de la vérité"**. Le pape déplore en effet "le drame de la séparation entre la foi et la raison[3]", un divorce dont les conséquences sont dommageables pour les deux parties. La raison renonce ainsi à la recherche de la vérité profonde du monde et de la vie alors que la quête de sens est inscrite au cœur de l'homme et que la foi chrétienne en un Dieu qui se fait connaître à l'homme est, selon le pape, seule à même d'éclairer vraiment sa condition. Pire encore, la raison s'ampute elle-même en risquant de se réduire à la seule raison technicienne *"au service de fins utilitaristes, de possession ou de pouvoir[4]"*. Inversement ***"la foi, privée de la raison, a mis l'accent sur le sentiment et l'expérience, en courant le risque de ne plus être une proposition universelle[5]"***. C'est qu'en effet la vérité révélée par la foi reste encore empreinte de mystère et qu'un effort d'intelligibilité est nécessaire. *S'"il existe une connaissance qui est propre à la foi[6]"*, celle-ci doit être éclairée par la raison. Bref c'est la nécessité et la légitimité de la recherche théologique qui sont ici affirmées, une recherche qui ne peut pas se faire dans l'ignorance de la réflexion philosophique. Aussi le chapitre VI est-il consacré à *"l'interaction entre la théologie et les exigences de la raison philosophique"*.

La relation qui doit s'instaurer entre la foi et la raison est ainsi "placée sous le signe de la circularité[7]", comme l'indiquent les titres des chapitres II et III : "Credo ut intellegam" ("je crois pour comprendre") et "Intellego ut credam" ("je comprends pour croire")[8]. Le croyant acquiesce facilement à cette double affirmation : la foi permet une intelligibilité supérieure du réel car elle donne accès au sens profond de toutes choses, qui ne se trouve qu'à la lumière de la Révélation divine. Inversement une foi qui ne serait pas éclairée par la raison risquerait de sombrer dans le sentimentalisme ou la superstition : **"Si elle n'est pas pensée, la foi n'est rien[9]"**.

Il est toutefois à noter que la réflexion menée dans l'encyclique se place toujours, et c'est bien naturel de la part d'un pape, du point de vue de la foi[10]. Dans l'ordre des chapitres, ***"Je crois pour comprendre"* précède significativement *"Je comprends pour croire"***. Dans quelle mesure un tel discours est-il recevable pour un non-croyant ? Si le mérite principal de l'encyclique est sans aucun doute de reconnaître la place et la légitimité de l'approche rationnelle et d'ouvrir ainsi la porte à un **dialogue plus que jamais indispensable entre la foi et la raison,** il reste encore à inventer les modalités et la méthode d'un tel dialogue, qui se doit d'être respectueux des positions de chacun, croyant ou non.

Jean-Louis Gourdain
Rouen

1/ Ac 17, 22-32
2/ À cette époque, les philosophes stoïciens, qui se livrent au demeurant à une critique acérée des légendes mythologiques, indignes de la divinité, en sont venus à la conception d'un dieu unique, dont les divinités païennes peuvent représenter tout au plus les divers aspects de la puissance.
3/ Chap. IV, 45-48
4/ IV, 47
5/ IV, 48
6/ I, 8
7/ VI, 73
*8/ Ces deux expressions proviennent de saint Anselme de Cantorbéry, qui se souvient ici de saint Augustin (*Sermon 43, 9*) : "crede ut intellegas" ("*crois pour comprendre*") ; "intellege ut credas" (*comprends pour croire*).*
9/ Saint Augustin, De praedestinatione sanctorum, 2, 5, cité n° 79
10/ Au demeurant l'encyclique est adressée spécifiquement "aux évêques de l'Église catholique"*, selon un usage heureusement rompu par le Pape François, qui s'autorise du précédent de Jean XXIII dans* Pacem in terris*, pour s'adresser dans son encyclique* Laudato Si' *"à chaque personne qui habite cette planète".*

Écouter pour apaiser

En équipe paroissiale d'accompagnement des personnes en deuil et de célébration des funérailles depuis de longues années maintenant, nous sommes toujours plongés dans l'émotion quand nous accueillons les familles avec celle qui les étreint.

Nous avons à chaque fois mesuré combien ce temps d'accueil et d'écoute est essentiel. L'émotion provoquée par la mort constitue un bouleversement qui appelle un immense respect de la part de l'équipe, quelle que soit la manière dont il s'exprime. On passe de la sidération à la révolte quelquefois, aux larmes la plupart du temps. Puis viennent les paroles qui révèlent souvent, à travers la narration des souvenirs, des blessures, des culpabilités, des jalousies jamais avouées dans les fratries. Bien sûr, heureusement, il y a aussi l'évocation des moments heureux vécus avec la personne défunte, et tout particulièrement grâce à elle. Que de merveilles à faire revivre pour petit à petit passer du monde de la mort à celui de la vie !

Face à toutes ces situations et ces expressions, un silence attentif s'impose. Mais il nous est impossible de ne pas partager les larmes, et c'est souvent ressenti ainsi : merci d'avoir pleuré avec nous. On peut aussi esquisser un geste de compassion, très humblement, en vivant cela dans un esprit de prière, avec la certitude que l'Esprit seul peut permettre d'avancer sur un chemin de paix et d'espérance. C'est tout particulièrement vrai devant une épouse, un époux, des enfants accablés par la mort brutale de l'être aimé, ou après avoir vécu avec lui la souffrance de la maladie. Et que dire des parents qui pleurent un enfant !

Comment alors aborder ce deuxième moment de la préparation en travaillant à partir de l'émotion exprimée ? Parler de l'attitude de Jésus devant la mort et de sa résurrection doit être fait avec beaucoup de discernement. Cependant, nous nous rendons souvent compte que les familles portent l'espérance d'un bien, d'une paix, d'une lumière pour leur défunt. On sent qu'elles veulent vaincre la révolte qui les submerge quelquefois. Il est bon qu'elles prennent des initiatives. Elles souhaitent par exemple écrire un texte pour évoquer leur défunt, même si elles demandent qu'on le lise pour elles. Elles aiment préparer un poème, de la musique, marquer par des gestes leur amour et leur espérance. C'est la vie qu'elles veulent exprimer. À leur manière, elles rejoignent ce que Jésus n'a cessé d'annoncer : Je suis venu pour que vous ayez la vie en plénitude.

Dans l'équipe, nous recevons tout cela comme un message qui nous convertit, puisqu'il nous conduit à recevoir de l'autre, quel qu'il soit, un mot qui change notre regard. Et nous pensons au Christ Jésus dans sa rencontre avec la Syro-phénicienne implorant pour la guérison de sa fille. La réponse qu'elle donne… *"les petits chiens mangent les miettes des petits enfants"* émerveille Jésus qui répond : *"À cause de cette parole, le démon est sorti de ta fille"* (Mc7, 28).

La célébration qui se bâtit à partir de cette préparation, de ces initiatives, des textes bibliques choisis, appuyés sur le rituel des funérailles, aide à avancer sur ce chemin de paix. Il est également important qu'un peuple fraternel soit là pour faire sentir sa solidarité, pour accompagner, quelquefois jusqu'au cimetière ou au crématorium.

Nous n'oublierons pas certains gestes ou paroles qui ont marqué les familles et les assemblées. Ainsi, lors des obsèques de leur fils de vingt ans tué dans un accident de voiture, le père et la mère ont placé entre eux le conducteur pendant la célébration. Bouleversant témoignage, également, donné par ce fils de famille d'une cinquantaine d'années, s'adressant à son père défunt d'une voix remplie d'affection : *Aujourd'hui, pour la première fois, je peux t'appeler Papa.*

Pour l'équipe, Pierre Fradin
et Pierre Darnaud
Allier

Dire l'Espérance et la Vie

Marie-Christine Gramain était membre de l'Équipe funérailles du diocèse de Saint Etienne. Ce texte qu'elle avait rédigé a été lu à ses obsèques le 30 décembre 2015.

Lorsque les membres d'une famille en deuil viennent préparer avec nous une célébration de funérailles, que pouvons-nous leur offrir ?

Des compétences exceptionnelles ? Une foi admirable ?

Certainement pas. Nous sommes, comme eux, en chemin, avec nos limites et nos doutes, et c'est chaque fois avec humilité que nous vivons ces rencontres. C'est un Autre qui les accueille, c'est l'Esprit qui agit en eux, pas nous.

Aussi, nous nous efforçons seulement de leur donner le mieux possible ce que nous pouvons vraiment donner : notre temps, notre écoute.

Après des jours ou des heures difficiles, nous leur proposons de prendre le temps de parler "de lui" ou "d'elle", de se souvenir, de relire sa vie dans tout ce qu'elle a eu de beau.

D'une certaine façon, nous ne parlons pas d'un mort mais d'un vivant, ce qui explique les sourires, les rires parfois, la sérénité le plus souvent, que l'on trouve dans cet échange.

Alors qu'ils pensaient souvent que la vie de leur papa, de leur maman, était banale, ils découvrent petit à petit dans ce quotidien - et nous avec eux ! - l'amour, l'héroïsme de la vie ordinaire, la sainteté peut-être.

C'est cet homme qui, pendant des années, est allé voir chaque jour sa femme qui ne le reconnaissait même pas ; c'est cet autre qui s'est dévoué dans le militantisme ; c'est cette femme qui avait toujours un sandwich et un café prêts pour le SDF installé près de son bar ; c'est cette maman qui a tout donné à ses enfants…

Dans toutes ces "petites" choses, ces souvenirs tout "simples", un beau chemin est tracé et nous émerveille.

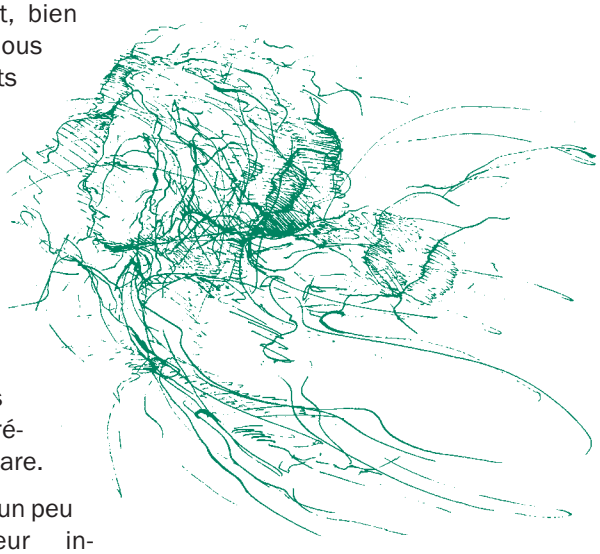
Et Dieu dans tout cela ?

"Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice…"

"Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces petits qui sont mes frères…"

Dieu était donc présent dans cette vie si banale, si ordinaire ? Oui, bien sûr, même si cet homme, cette femme, ne s'en doutait pas, même s'il ne parlait jamais de Dieu et ne venait à l'église que pour les grandes fêtes.

Il faut ensuite choisir les textes de la célébration et, bien souvent, nous nous sentons tout petits devant le magnifique témoignage qu'ils font en choisissant les affirmations les plus radicales de la résurrection, dans saint Paul ou dans l'Évangile de la résurrection de Lazare.



Ils sont arrivés un peu gênés par leur incroyance, un peu inquiets de ce qu'on allait exiger d'eux, et, maintenant, ils choisissent de dire l'Espérance et la Vie.

Merci, Seigneur, de tout ce que Tu nous donnes à travers ces rencontres.

Marie-Christine Gramain
Loire

Texte paru dans La Voix de St Matthieu *n°18 de novembre 2013*

Les religions dans l'espace public

Esprit n° 422, février 2016

Quel plaisir de disposer de la revue *Esprit* dans une médiathèque publique de petite ville de notre pays sécularisé ! Je dois même avouer que s'y trouve aussi la revue *Golias*, sulfureuse pour nos clercs. Je n'ai pas encore réussi à élucider l'origine et les raisons de cette présence persévérante, sans grande polémique jusque-là. Je me contente de profiter de l'une et de l'autre. Pour *Témoignage Chrétien ou Études*, il faut que j'aille voir ailleurs.

Donc, **ce fameux n°422 de la revue *Esprit*, à ne pas rater, s'intitule** *Les religions dans l'espace public*. Il propose un parcours très stimulant sur cette question, illustré par les attentats de l'année 2015, mais pas seulement. Rappelons que les numéros de fin 2015, en harmonie avec beaucoup de médias, nous ont proposé des articles de réflexion, des regards divers et pertinents sur les phénomènes de radicalisation et de violence.

Dans ce numéro de février, c'est comme souvent, Jean-Louis Schlegel qui coordonne, introduit ou lie. Les thèmes principaux annoncés sont *"Liberté religieuse et démocratie", "Un statut spécial pour l'islam ?", "Situation de la foi"*. Les auteurs cités sont : Olivier Roy sur la place des religions en Europe, René Girard et son regard sur la violence ; et enfin une découverte qu'il serait bon de voir de plus près, le philosophe Camille Riquier nous parle de la situation de la foi dans nos sociétés occidentales : *"Nous ne savons plus croire"*. Dans nos sociétés sécularisées, n'est-il pas plus ardu, osé, de se dire croyant aujourd'hui que ça ne l'était jadis de se dire athée ? La vraie question n'est plus : *On peut ne pas croire ?*, mais *On peut croire encore, et comment ?* Quelle est donc cette "*maladie du croire" ?* Disons qu'il nous faut réarticuler la foi et le doute dans notre environnement sécularisé. Il faut mesurer le contraste avec l'islam européen en plein élan.

Ne faudrait-il pas déjà tirer toute la substance de cette riche problématique, interpeller nos clercs et théologiens sur elle, leur demander des comptes, et l'aide que nous sommes en droit d'attendre d'eux, à la place des fausses solutions et des frêles enthousiasmes qu'ils essaient de (re)faire naître ici ou là, en faisant fi des dévoiements parfois au rendez-vous ?

Très stimulant, le regard sur la thèse sulfureuse de Pierre Manent dans son ouvrage *Accueillir les mœurs de l'islam en France… "Une proposition risquée"* nous dit Schlegel, précisant : *"Le lecteur se demande si Manent n'a pas écrit une fable : comment combler la distance entre sa philosophie politique enrichie par les religions et la réalité de la France politique (laïque) et culturelle (celle des droits individuels) ? Si le pourquoi est bien expliqué, le comment reste totalement en suspens"*.

Smaïn Laacher, sociologue strasbourgeois, donne son point de vue sur cette affaire avec l'article *"Que sont les mœurs sans la loi ?"* où il repart de la Nation et de sa capacité de former un tout, ou de sa faiblesse à le faire : *"Voilà de quoi méditer sérieusement sur les intentions et les conséquences de ce qu'il faut bien appeler une indifférence politique aux soucis des autres : on les laisserait tout simplement comme ils sont"*.

Mais à mes yeux, quid de la tension entre le spirituel et le temporel, quand on sait, après la radicalisation de la manifestation contre le mariage entre personnes de même sexe, ou la lutte contre la supposée théorie du genre, à quel point les religions restent tentées de s'engouffrer dans toute brèche laissant la moindre place à leur (ré)emprise ? Autre chose est de constater l'épuisement d'une république laïque sans idée. Mieux vaut chercher à la restaurer, à en restaurer le projet… Peut-être est-ce le sens de l'injonction du Pape François à la France d'être plus laïque ! Nous avons toujours là du pain sur la planche, je souhaite que nos clercs et les praticiens ne se dérobent pas.

Après Manent et Laarcher, c'est la pensée audacieuse de René Girard que ce numéro nous offre à scruter, sa pensée qui nous invite à conjuguer amour et justice, en prenant pour clé de lecture décisive l'originalité historique et culturelle de la révélation biblique et évangélique. *"Le christianisme a-t-il été et sera-t-il à la hauteur de son propre message ? Dans cette mondialisation issue tout ensemble d'une rationalité de facture occidentale et d'une inspiration lointainement chrétienne…".*

Pour compléter et coller à l'actualité récente, la rubrique "Bibliothèque" revient à travers quelques ouvrages d'auteurs connus, sur les manifs pour tous et sur une analyse de la sphère catho, avec :

- Céline Béraud et Philippe Portier *Métamorphoses catholiques*,
- Samuel Pruvost *François Hollande, Dieu et la République*,
- Philippe Clanché *Mariage pour tous, divorce chez les catholiques.*

De quoi se nourrir, sources que nous avons déjà utilisées à CdEP…

Enfin une recension du livre salutaire de Atkinson *Inégalités,* prend à contre-pied le fatalisme qui sévit sous diverses formes au sein de la gauche française…

Pour une fois encore, *Esprit* nous nourrit ; que ça continue…

Antoine Martin
Vaucluse
Mars 2016

http://www.esprit.presse.fr/archive/review/article.php?code=38667&folder=2

Miracles

Échange dans une équipe de base :

"Les miracles de Dieu, je les comprends très bien, mais ceux faits par les apôtres, en quoi pouvaient-ils être capables… ?"

- Je ne vois pas pourquoi on oppose le rationnel et l'irrationnel…
- *On sait bien que l'amour ne peut pas tout : tu as beau aimer quelqu'un, tu ne peux pas tout pour lui/elle. Les miracles sont en fait des moments exceptionnels où l'on sollicite le divin en soi.*
- Et quelquefois, le petit miracle, c'est accepter de ne rien pouvoir faire.
- Jean ne parle jamais de miracles dans l'Évangile, il parle de *signes.* **Tous les signes qu'il propose sont des signes qui font appel à la foi, et en même temps au désir de Dieu de donner la vie, d'être source de vie pour celui qui lui fait confiance, et pour tous les hommes.**

Dans le récit des Noces, ce qui est intéressant, c'est que Jésus se pose comme celui qui vient faire les noces de l'humanité dans une abondance extraordinaire. Je ne suis pas sûr qu'il ait mis 600 litres de vin dans les barriques !

Même chose avec les multiplications : qu'est-ce qui s'est passé exactement ? On s'aperçoit avant tout que le partage nourrit la foule. Ce qui est intéressant, c'est le signe, le **mouvement de foi** de l'être humain.

Quand le paralytique dit sa plainte : *"Personne ne veut me mettre dans l'eau",* Jésus lui répond : *"Tu veux être guéri ? Lève-toi et marche".* Françoise Dolto nous a rappelé que Jésus est un être qui fait jaillir le **désir.** À chaque fois, il renvoie la question : *"Qu'est-ce que tu veux ?".*

Il y a des miracles tous les jours dans la mesure où il y a effectivement des signes de foi. Le signe, c'est ce qui va aider quelqu'un à **se situer dans l'absolu.**

Entre croyance et savoir

Rachid Benzine était une des compétences prévues et présentes au colloque du CEDEC* : *citoyen d'abord, croyant peut-être, seule garantie la laïcité.* Ce colloque a eu lieu à Tours le 14 novembre 2015, lendemain des attentats de Paris. Nous étions plusieurs membres CdEP présents à cette journée.

Islamologue, enseignant notamment à l'Institut d'études politiques d'Aix-en-Provence, à la faculté catholique belge de Louvain la Neuve ainsi qu'à l'Institut de théologie protestante de Paris, Rachid Benzine s'est également présenté comme fils d'immigrés marocains, ayant écrit des livres communs avec Christian Delorme. Il a ajouté que son approche avec le christianisme *a été d'abord humaine avec des prêtres venus nous donner un coup de main, ce qui ne se fait plus aujourd'hui....* Or pouvoir rencontrer l'autre et que l'autre puisse se dire est important. Il a évoqué des influences dans sa réflexion telles qu'Eugène Drewerman, Roland Barthes, Paul Ricoeur.

Voici un résumé de son intervention fait à partir des notes de ce jour-là, complétées de lectures de certaines de ses interviews.

Mireille Nicault

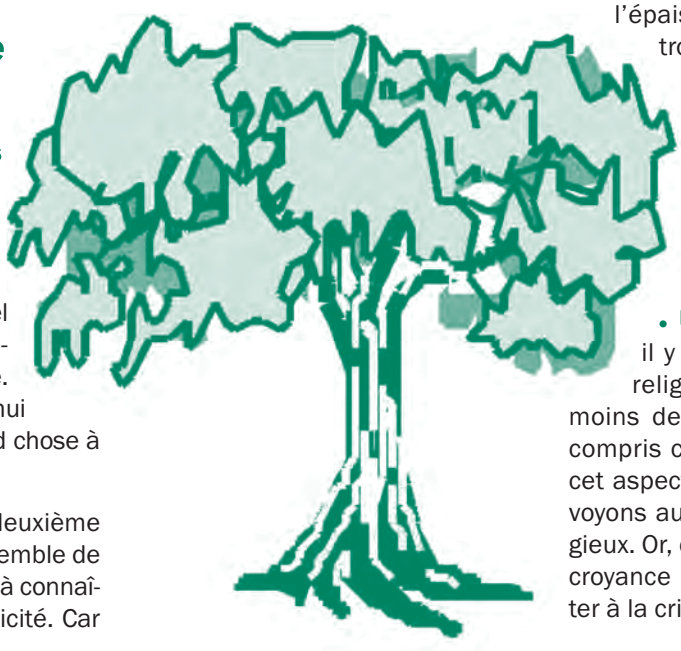
Un lendemain d'attentat, avoir peur est normal. Mais en parler est mieux, pour dépasser cette guerre psychologique dans la société d'aujourd'hui, avec ses ruptures concernant de plus en plus de jeunes et ses enfermements identitaires.

Il est nécessaire de problématiser ce qui est en train d'arriver au religieux, en interaction avec le local et l'international : un monde arabe en voie d'implosion et l'implosion de la religion.

La religion repose sur trois pôles

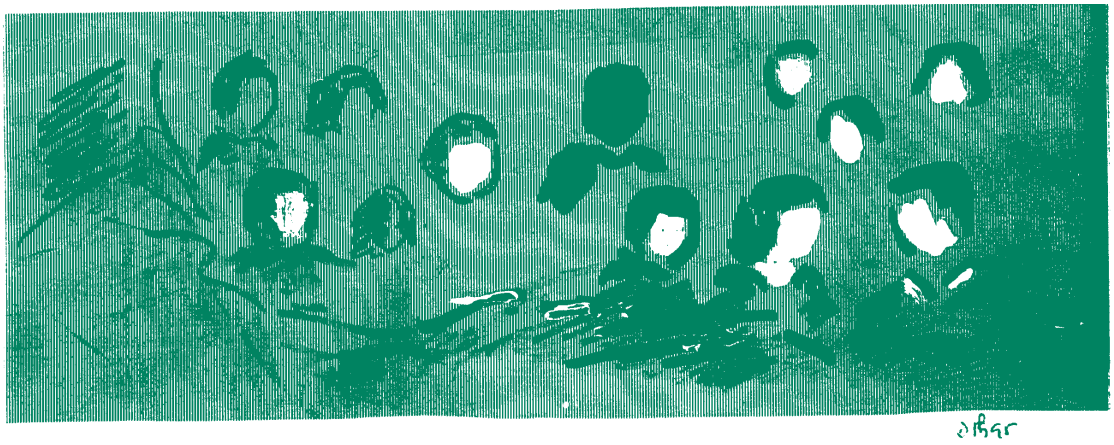
- **Une visée éthique vers une vie bonne**, juste, avec et pour autrui, et dans des institutions justes. Ce qui implique toujours un tiers auquel on donne sa parole, auprès de qui on s'engage. Or le problème aujourd'hui est qu'on n'a plus grand chose à se promettre.

- **Un pôle cognitif** en deuxième lieu, c'est-à-dire un ensemble de connaissances, de rites à connaître à travers leur historicité. Car les religions sont des constructions sociales historiques. Et la violence doit toujours être ramenée aux sociétés, comme elle ramène toujours au présent. Il est important de ne pas s'enfermer dans un fondamentalisme de l'intérieur, de la tradition, menant à une rupture par rapport à l'extérieur. Inversement, il y a aussi ceux qui, de leur point de vue extérieur, citent des textes sans avoir fait de réel travail d'exégèse, du style Michel Onfray.



En effet, nous lisons rarement réellement les textes : souvent, nous nous projetons plutôt en eux. Il faut avoir l'humilité de se dire je ne viens qu'après. Les tragédies actuelles sont marquées par le déficit d'instances d'autorité capables de régler les conflits d'interprétation, et par un déficit d'Histoire. Faute d'Histoire, on se raconte des histoires et ça finit par faire des histoires. Il est très important d'inscrire de la distance, de la temporalité, de l'épaisseur. L'Histoire est trop faible dans les programmes scolaires sur le fait religieux, l'islam par exemple : on passe des cinq piliers aux conquêtes, on fait preuve d'anachronisme.

- **Un aspect identitaire** : il y a de plus en plus de religieux, et de moins en moins de culture religieuse, y compris chez les athées. C'est cet aspect identitaire que nous voyons aujourd'hui dans le religieux. Or, dans l'espace privé, la croyance ne va pas se confronter à la critique. La Laïcité, c'est



comprendre que croire n'est pas savoir. Aujourd'hui la réappropriation du religieux va se bricoler sur Internet, avec l'imam Google. Les gens ont accès non pas au texte mais à des bribes de texte, à une représentation du prophète de l'islam idéalisée, et qui a mis deux siècles à se construire, et à partir de cela ils se construisent une religion à la carte… La société n'a pas fait son travail : elle n'a pas pris en compte leur culture, ne l'a pas inscrite dans le récit national et ne leur a pas donné les outils critiques nécessaires pour se l'approprier.

On assiste à une judaïsation de l'islam : l'idée de la règle devient très importante, ce qui est complètement nouveau dans l'islam contemporain. On rencontrera ainsi des gens qui, tout en faisant les pires bêtises du monde, demanderont à manger hallal.

Il y a également une christianisation de l'islam avec la divinisation de la figure du prophète. De fait, on parle plus du prophète que de Dieu. Or si le profane arrive à désacraliser votre sacré, c'est qu'il ne doit pas être si sacré que cela !… Ce qui est touché dans le blasphème, c'est d'abord l'identitaire et l'affectif.

La religion a absolument besoin de critiques, sinon elle peut devenir liberticide

La critique est nécessaire parce qu'imams, rabbins, prêtres peuvent avoir des paroles de combustion. Le discours prophétique, lui, est un discours subversif, et la plupart des prophètes ont eu des problèmes avec leur tradition : Moïse, Jésus, Mohamed banni des siens.

Les textes ont des effets sociaux dans l'espace public : comment je les vis, je les travaille sans m'enfermer dans le nous et eux ? Nous avons hérité de conflits du passé : qu'allons-nous en faire aujourd'hui ? Il n'y a pas si longtemps l'Église catholique refusait de reconnaître un certain nombre de choses. Ce qui sauve le christianisme aujourd'hui, c'est de ne plus être au pouvoir. On se retrouve face à des pays dont la décolonisation a été ratée. Derrière cette violence, ce qui est en train de s'annoncer, c'est la crise de l'islam, comme il y a eu la crise du communisme. Des sociétés au Proche-Orient sont en train d'imploser, avec une politique occidentale qui n'est pas à la hauteur depuis la première guerre du Golfe. Mais les religions ont la capacité de s'adapter aux cultures.

Comment allons-nous faire du dialogue inter-religieux ? Il faut être capable de se déplacer pour lire les textes des autres. On étudie les textes avec plusieurs lectures ; pour lire, le donné révélé n'a pas besoin d'être là. On ne peut être absolument sûr de rien. Seule la théologie permet de prendre la distance critique nécessaire, de nous rendre compte que, de l'ultime, nous n'avons que des représentations. Si on utilise le verbe croire, ce n'est pas pour rien, sinon on utiliserait le verbe savoir. La laïcité doit pouvoir nous donner ces outils critiques pour lire ces textes. Elle doit être un anti-virus. Marine Le Pen est en train de convoquer des mythes. Or pour lutter contre une passion, il faut une autre passion ; la raison est un élément nécessaire mais insuffisant. Il faut un contre-discours puisé dans l'histoire et l'anthropologie qui fasse de l'islam un objet de savoir autant que de croyance. Il faut un mythe et un récit, mais qui dit récit dit aussi promesse.

Mireille Nicault
Tours

**Chrétiens pour une Église Dégagée de l'Enseignement Confessionnel*

Comment je suis devenu chamane

Je fais des soins chamaniques. C'est même mon activité principale. Le terme chamane fait peur à beaucoup. Plusieurs de mes amis praticiens n'osent même pas l'utiliser. Et pourtant ce personnage existe de tout temps et dans toutes les sociétés.

Beaucoup n'arrivent pas à comprendre comment j'ai pu en arriver là. "Il a perdu la raison", "Qu'est-ce qui s'est passé ?".

Voir l'invisible a toujours été un leitmotiv chez moi. Démonter une radio ou un appareil pour comprendre son fonctionnement. Essayer de voir ce qui est derrière l'apparence. Et ce dans tous les domaines : aussi bien dans les sciences que dans la psychologie.

Trois événements importants dans la construction de mon esprit scientifique : mon père me fait visiter Babylone en 1980, m'offre un ordinateur en 1982 et me fait découvrir les fractales en 1985. Ces expériences extraordinaires m'ont mis dans un certain décalage avec les autorités détentrices du savoir : au collège, le professeur d'histoire-géographie me traite de menteur quand je lui parle de mon séjour en Irak et des vestiges de Babylone ; d'autres me regardaient comme un demeuré lorsque je parlais de mes programmes et d'algorithmes. Sans oublier cette dissertation de français où le mot fractale était entouré de rouge avec la mention "charabia". Que valaient donc mes propres expériences par rapport à la parole de l'autorité ?

De par mon éducation, j'avais une confiance aveugle dans l'autorité.

Dernières années de lycée et classes préparatoires scientifiques aux grandes écoles. Une période dense où se mélangeaient une certaine aisance et un réel plaisir d'apprendre, de comprendre et de calculer. Quelle joie de sentir la puissance de notre cerveau dans le cadre de ces activités intellectuelles...

Admis à l'École Spéciale Militaire de Saint-Cyr, j'étais particulièrement passionné par le cours nous formant à l'exercice de l'autorité. L'instructeur passionnant nous expliquait les rouages de la psychologie humaine. J'étais fasciné à l'idée de découvrir, comprendre et utiliser ces techniques de coercition. De questionnements en interrogations, j'ai finalement découvert que j'étais, comme tout un chacun, manipulé et ce depuis mon plus jeune âge… le futur arroseur complètement trempé !

J'aime me dire scientifique : des faits, des hypothèses voire une théorie. J'avais aussi identifié que notre science moderne, notre raison est basée sur l'axiome suivant : "ce qui ne se mesure pas, n'existe pas". Malgré ces expériences, ma compréhension du monde restait régulée par mes croyances.

C'est alors qu'est survenu ce que je désigne désormais comme la grande bascule : 2004, très forte dépression. Je me savais malade, me regardais malade. Que de rêves, de découvertes, d'expériences nouvelles. Des faits certes, mais quelle théorie, quelles hypothèses pour les comprendre et leur donner du sens ? Rien dans mon savoir du moment ne répondait à mon questionnement. Je découvre alors Carl Gustav Jung et son travail sur l'âme humaine. Enfin, des propos et des théories qui unifiaient et donnaient du sens à l'ensemble de mes expériences et à mes bribes de compréhension du monde. J'ai commencé à faire davantage confiance à mes expériences et intuitions. Avant c'était clairement l'inverse, tellement l'inverse que je me niais moi-même. Ce que disait l'autorité avait plus de valeur que mes propres émotions et ressentis.

Se réapproprier son expérience, se faire confiance, écouter son intuition. Stopper la dictature du mental à la relation aux autres. Tout un programme…

Les rêves sont une porte d'accès à notre psyché, une expérience forte qui nous connecte aux différentes dimensions et à la spiritualité. Expérimenter ces dimensions, présentes dans moult cultures : j'ai pu les découvrir, être guidé par mes rêves et constater que mon âme pouvait agir dans ces différents mondes.

Le chamane est justement ce médiateur qui peut voyager dans l'astral et accompagner les âmes sur leur chemin en agissant dans ces autres plans de conscience. Ses actions vont du recouvrement d'âme à des soins sur les vies passées en passant par des extractions d'entités et des travaux sur les magies et autres égrégores. Les personnes qui font appel à moi sont souvent très conscientes de ces mondes dits subtils. Beaucoup veulent faire stopper la répétition du malheur. Toutes veulent mettre du sens sur les événements de leur vie.

Par les récits des soins effectués, elles peuvent trouver ce sens et prendre conscience de leur chemin d'âme. Je leur permets aussi de faire des voyages chamaniques par elles-mêmes et de prendre conscience de leur autonomie spirituelle : en effet nul besoin d'un intercesseur ou d'une autorité pour voyager dans l'astral et interagir avec les entités rencontrées. Seule l'intention est nécessaire.

Christophe Flamingo
Montpellier

Préjugés et doute

Gérald Bronner, après avoir théorisé "L'Abandon de la croyance au père Noël"[1], interroge la démocratie[2] et le terrorisme[3]. La possibilité de douter est au cœur de toute foi adulte. Cette question interpelle chacun, tant pour ses propres convictions, pour l'existence de croyances collectives communes que pour son acceptation des dogmes de sa religion. La personne humaine est parfois tâtonnante, fragile, effrayée devant la perte de repères, entre les rumeurs les plus diverses et les affirmations dogmatiques les plus rigides. Mais qui veut être guidé ?

Dans l'éducation aussi il y a un paradoxe : les élèves disposent aujourd'hui d'une grande masse d'informations facilement accessibles, mais les croyances ou les théories du complot prennent parfois le pas sur le discours scientifique et méthodique. L'enseignement suppose que l'autorité du maître soit acceptée, mais la parole de l'enseignant se superpose souvent à d'autres opinions apportées par les parents, la presse et Internet, ce qui fragilise l'autorité. Cette diversité du *"marché cognitif"* estompe la distinction entre croyance et savoir.

En qui peut-on avoir confiance ?

Les enfants ont besoin de croire au Père Noël car il leur apporte les cadeaux qu'ils espèrent. La différenciation entre le réel et l'imaginaire devient plus nette vers sept ans, ce qui correspond en moyenne à l'entrée en première année de cours élémentaire ; le renoncement à une croyance peut engendrer des états psychologiques très désagréables mais désormais, l'enfant peut entrer dans "la cour des grands".

Le modèle qui semble fonctionner pour les *représentations* s'applique aussi pour les *croyances*. Celles-ci impliquent généralement un rapport de *validation*, or les circonstances externes, sociales ou naturelles, se modifient…

Gérald Bronner propose de passer de *La démocratie des crédules* à celle de la connaissance. *Le marché cognitif* qu'implique l'univers cybernétique interfère désormais avec l'éducation pour apporter diverses représentations du monde, pour rendre ce dernier cohérent et intelligible ou pour faire supporter la violence ou la maladie. Il faut trouver une explication à l'absurde ou au drame. Mais l'inflation des données disponibles sur Internet permet de propager les rumeurs infondées appelées "légendes urbaines". La multiplicité des sources d'informations engendre une difficulté d'interprétation et amène à un filtrage inconscient qui conforte les préjugés au lieu de les remettre en cause. Je crois en une idée, j'ai des convictions, parfois parce que c'est mon intérêt, parce que cela m'est utile.

Ces livres refermés, peut-on encore ne plus douter de rien ? L'école a une responsabilité pour enseigner à la fois un esprit critique et un rapport à l'autorité.

Le débat citoyen entre convictions (politiques ou religieuses) divergentes devrait inciter à une certaine modestie et tolérance dans l'expression de ses propres principes (surtout si on a du mal à les appliquer) et devant les croyances des autres. Le doute est au cœur de la foi : il met chacun devant la question que posait Jésus à Simon Pierre : pour toi qui suis-je ?

Quelques liens pour continuer la recherche :

Abdennour Bidar, *L'islam sans soumission, Pour un existentialisme musulman*, Albin Michel, 2008.

Lascoumes Opinions : les dispositifs et méthodes testés à petite échelle !

http://www.franceculture.fr/oeuvre-action-publique-et-environnement-de-pierre-lascoumes

Une bonne émission pour réfléchir aux opinions, à la démocratie et au populisme : croyances et convictions (ou croyances et savoir) : Faut-il se méfier du peuple ?

http://www.franceculture.fr/emission-du-grain-a-moudre-faut-il-se-mefier-du-peuple-2013-04-23

La peur d'être trompé, *l'inquiétant principe de précaution.*

http://www.franceculture.fr/emission-l-esprit-public-thematique-la-democratie-des-credules-avec-gerald-bronner-2014-01-05

Benoît Petit
Toulouse

1/ Cahiers internationaux de Sociologie, *Vol. CXVI - 117, 1 -10, 2004*
2/ La démocratie des crédules, *PUF, 2013*
3/ La pensée extrême. Comment des hommes ordinaires deviennent des fanatiques *PUF 2016*

Un cri de souffrance et de révolte

Ventre vide n'a point d'oreilles ou Le cri des charognes,

Caroline Legrand, Éd.Baudelaire 2016

Caroline, jeune fille brillante, voire surdouée, mais mélancolique et dépressive, décide un beau jour d'arrêter de manger. On la suit alors dans son enfer. Le corps est volontairement torturé par le refus de s'alimenter et par les vomissements provoqués. Les hospitalisations successives sont vécues comme autant de véritables incarcérations où la dignité du patient est bafouée. Caroline regimbe en trichant constamment : nourriture dissimulée dans le faux-plafond pour éviter de l'absorber ; médicaments qu'elle refuse de prendre et dissimule "un peu partout dans la chambre". L'échec du corps médical est patent et la plupart de ses membres, à l'exception de quelques femmes dévouées et attachantes par leur humanité, sont l'objet d'une peinture féroce, qui pourrait être drôle, si tout cela n'était pas si tragique. Au centre du livre est évoquée "une nuit d'épouvante" : la tentative de suicide de Marissa, une amie que Caroline parviendra à sauver de la mort et qui finira à l'hôpital psychiatrique.

Ce livre peut se lire comme une sorte de journal par fragments d'une anorexique, un témoignage poignant, mais il est bien plus que cela. La violence de l'écriture traduit une absolue souffrance et une révolte totale devant le monde tel qu'il est et les êtres humains tels qu'ils sont. Dès l'incipit, on comprend que le vomissement de nourriture, bien réel et dont les détails ne nous sont pas épargnés, est aussi, par une sorte de métonymie, un rejet de la vie, des autres et de soi-même : "En fait, si je suis malade de quelque chose, ça n'est que de tout ceci, malade de tout ce qui m'entoure, malade de cette société, malade du monde et des gens". C'est que Caroline avait rêvé d'autre chose, d'un monde vraiment humain où chacun pourrait s'épanouir et c'est de son espérance qu'elle porte le deuil : "Nous sommes les pleureuses de notre temps", dit-elle de ses compagnes en anorexie. C'est au nom "de toutes ces tordues que l'on ne prend pas au sérieux [...], de toutes ces affamées qui ne mangent pas, de toutes ces dépressives dont les larmes ne sèchent plus, de toutes ces suicidaires qui ont fait couler leur propre sang", qu'elle prend la parole. On peut bien trouver cette révolte puérile et Caroline se débat en permanence avec ses propres contradictions : "j'aimerais que l'on m'oblige [...], je veux que l'on me laisse me tuer, je ne veux pas qu'on me lâche, je veux demander de l'aide, j'ai trop de fierté pour l'accepter". Mais la question cruciale posée dans ce livre où se révèle un véritable écrivain est bien de savoir quel monde nous allons léguer à nos enfants pour leur donner envie d'y vivre et d'y tenir leur place.

Jean-Louis Gourdain
Rouen

La miséricorde du bon Samarit

Et voici qu'un légiste se leva et lui dit, pour le mettre à l'épreuve : "Maître, que dois-je faire pour recevoir en partage la vie éternelle ?" Jésus lui dit : "Dans la Loi qu'est-il écrit ? Comment lis-tu ?" Il lui répondit : "Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de toute ta pensée, et ton prochain comme toi-même". Jésus lui dit : "Tu as bien répondu. Fais cela et tu auras la vie".

Mais lui, voulant montrer sa justice, dit à Jésus : "Et qui est mon prochain ?" Jésus reprit : Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, il tomba sur des bandits qui, l'ayant dépouillé et roué de coups, s'en allèrent, le laissant à moitié mort. Il se trouva qu'un prêtre descendait par ce chemin ; il vit

C'est pour répondre à une question d'un spécialiste de la Loi que Jésus raconte la parabole du bon Samaritain, une des plus célèbres de l'Évangile. Jésus sort du débat purement intellectuel en refusant de donner une définition théorique du prochain pour proposer un récit qui met en scène un événement assez banal à l'époque, puisque la route entre Jérusalem et Jéricho était, paraît-il, infestée de brigands. De plus Jésus ne répond pas exactement à la question posée, il la transforme radicalement et répond à la question par une autre question. *"Et qui est mon prochain ?"* avait demandé le légiste ; Jésus termine son histoire en l'interrogeant à son tour : *"Lequel des trois, à ton avis, s'est montré le prochain de l'homme qui était tombé sur les bandits ?"* Le légiste voulait sans doute avoir une définition rassurante : le prochain, c'est celui-ci mais pas celui-là ; c'est mon frère, les gens de ma famille, de ma nation, mais surtout pas les étrangers ! Ce serait tellement simple si on avait à se préoccuper uniquement de ses proches par le sang, par la communauté nationale ou religieuse ! On pourrait alors justifier son indifférence, à la manière du prêtre et du lévite[1] qui ne s'approchent pas, sans doute pour de bonnes raisons religieuses, pour éviter de se mettre en état d'impureté rituelle s'il s'avérait que l'homme soit mort[2] ! Mais la réponse de Jésus ne va pas du tout dans ce sens : il ne s'agit pas de répartir les êtres humains en deux catégories : les prochains dont il faudrait se soucier et tous les autres dont on n'aurait que faire ; il s'agit au contraire de "se montrer le prochain" de quiconque croise notre route, en pratiquant la miséricorde à son égard. Voilà déjà une leçon qui n'a rien perdu de son actualité en ces temps où de nombreux migrants se présentent aux portes de notre riche mais peu hospitalière Europe ! Ramenant avec lui à Rome, de son voyage à Lesbos, en avril, trois familles de migrants et, qui plus est de migrants musulmans, le pape François a montré l'exemple de ce que pouvait vouloir dire se montrer le prochain d'autrui, face aux tergiversations plus ou moins honorables de la majorité des dirigeants européens !

L'indifférence du prêtre et du lévite ont pour fonction, dans le récit, de mettre en relief le comportement du Samaritain, un étranger et un hérétique aux yeux des juifs pieux de l'époque. Face à l'homme tombé aux mains des brigands, celui-ci, nous dit-on, *"le vit et fut pris de pitié"*. Le mot pitié a quelque chose d'un peu désuet en français et on y verrait volontiers l'expression d'une condescendance. Il n'en va pas ainsi du terme grec (*esplagchnisthè*) formé sur *splagchna* : les entrailles. Ce verbe n'a rien de fréquent en grec ; il n'est attesté, si l'on en croit le dictionnaire de Bailly, que dans les textes bi-

ain : du sentiment à l'action

l'homme et passa à bonne distance. Un lévite de même arriva en ce lieu ; il vit l'homme et passa à bonne distance. Mais un Samaritain qui était en voyage arriva près de l'homme : il le vit et fut pris de pitié. Il s'approcha, banda ses plaies en y versant de l'huile et du vin, le chargea sur sa propre monture, le conduisit à une auberge et prit soin de lui. Le lendemain, tirant deux pièces d'argent, il les donna à l'aubergiste et lui dit : "Prends soin de lui, et si tu dépenses quelque chose de plus, c'est moi qui te le rembourserai quand je repasserai". Lequel des trois, à ton avis, s'est montré le prochain de l'homme qui était tombé sur les bandits ? Le légiste répondit : "C'est celui qui a fait preuve de bonté envers lui". Jésus lui dit : "Va et, toi aussi, fais de même".

Lc 10, 25-37 (TOB)

bliques, la traduction grecque des Septante et surtout le Nouveau Testament. Une traduction exacte, si elle n'était trop familière, serait : "il fut pris aux tripes". Le grec retrouve ici la force du terme hébreu qu'on traduit d'ordinaire par "miséricorde" et qui signifie au sens propre "l'utérus", "la matrice" et désigne une tendresse toute maternelle, celle qui lie une mère à ses enfants.

On est donc bien en présence d'un sentiment puissant qui s'impose immédiatement, dès la vision, sans aucun passage par une réflexion intellectuelle. C'est que le spectacle dramatique qui s'offre au Samaritain qui, à la différence du prêtre et du Lévite, a pris la peine de regarder, est celui d'un frère en humanité, auquel il se sent d'emblée intimement lié. Toutefois le sentiment ne suffit pas : on peut se complaire à éprouver de la pitié sans rien faire pour remédier à la situation de celui ou celle qui suscite ce sentiment. Mais telle n'est pas du tout l'attitude du Samaritain : *"Il s'approcha, banda ses plaies, le chargea sur sa propre monture, le conduisit à une auberge et prit soin de lui."*. Les verbes d'action se multiplient pour caractériser l'énergique charité du personnage, qui se dévoue totalement pour autrui ; une charité qui vise également le long terme puisque le Samaritain paie d'avance l'aubergiste pour qu'il prenne soin du blessé pendant que lui-même continuera son voyage.

Ainsi ne s'agit-il pas seulement de prendre pitié, d'être pris aux tripes par une émotion qui vous submerge, il est question d'agir et de porter secours. Le légiste, interrogé, ne s'y trompe pas : retenant la leçon de la parabole, il affirme que celui qui *"s'est montré le prochain de l'homme qui était tombé sur les bandits"* est *"celui qui a fait preuve de bonté envers lui"*. *La Bible de Jérusalem* traduit mieux : *"Celui qui a exercé la miséricorde envers lui"*. En effet le terme grec (*éléos*[3]) rendu ici par "bonté" dans la *TOB* signifie en fait "la pitié", "la compassion" ; c'est un terme beaucoup plus général et parfaitement classique cette fois-ci et, par ce changement de registre lexical ainsi qu'en introduisant le verbe faire (*ho poièsas to éléos* : littéralement "celui qui a fait la compassion") l'auteur du texte manifeste clairement la nécessaire transformation du sentiment en action.

Jean-Louis Gourdain

1/ Membre de la tribu de Lévi, voué au service du Temple
2/ Cf. Nb 19, 11 : "Celui qui touche un mort – n'importe quelle dépouille mortelle – est impur pour sept jours".
3/ C'est sur la même racine qu'est formé le verbe éléêô de notre Kyrié éléison.

Peur ou foi

Le Père Riouffrait vient de fêter ses 40 ans de présence en Amérique latine dont une grande partie passée en Équateur. Dans le texte ci-dessous, il évoque ce qu'il a vécu durant son séjour de huit années au Nicaragua.

Personnellement, j'ai vécu l'expérience forte d'avoir peur au Nicaragua pendant la guerre civile, où j'ai été dans une paroisse de la Côte Caraïbe, pendant huit ans. C'était une zone contrôlée par la contre-révolution, armée et dirigée par les Nord-américains et, majoritairement de leur côté. Moi j'étais favorable à la révolution sandiniste. J'ai dû affronter plusieurs fois la menace directe d'être tué par des gens de la contre-révolution.

Face au travail pastoral, deux alternatives : partir ou rester, mais sans peur. Comment ai-je pu dépasser la peur d'être tué ?

- J'ai commencé par un constat : de toute façon, on doit mourir. Moi, j'ai vécu intensément, j'ai bien vécu la part qui m'appartient alors, pourquoi avoir peur de mourir ?

- Après, j'ai approfondi ce qu'est la mort. Si la mort est plénitude de vie et d'amour, pourquoi en avoir peur ?

- J'ai redécouvert Dieu. Il n'est pas là-haut, ni dans l'autre monde, ni loin… mais en moi, ou plutôt j'en fais partie. Alors, de qui ou de quoi ai-je peur ? Celui qui m'aime depuis toujours et pour toujours va m'embrasser, c'est cela la mort, l'accolade de Dieu qui ôtera ce qui est mortel en moi, ce qui est raté, limité, mauvais… pour partager avec moi la vie en plénitude, l'amour total, l'infini, l'illimité, le bien complet, la beauté parfaite, la communion avec lui…

- Je dirais aussi que j'avais opté pour la violence armée au cas où les États-Unis auraient envahi le Nicaragua *: "Qui perd sa vie, la gagne".*

- Je dois avouer une peur que je n'ai pas réussi à dépasser, la peur de la torture… Nous verrons, pensais-je. Il s'agit de mourir debout après avoir vécu dignement.

Peur et confiance, ce sont les deux faces de la même monnaie

Pour vaincre la peur, il faut avoir confiance en soi, aux autres, dans la vie, en Dieu. La peur ou la foi : il n'y a pas d'alternative.

- Il faut avoir confiance en soi : je ne suis ni plus ni moins que les autres. J'ai quelques "talents"… J'ai la chance de vivre heureux… Il faut risquer pour réussir à être heureux… On est heureux en étant utile aux autres, en favorisant tout ce qui contribue à plus de vie et plus d'amour. Seulement ensemble, nous arrivons à être plus humains et plus frères, moins opprimés, moins injustes, moins lâches…

- Faire confiance aux autres : il y a de braves gens partout. L'amitié offerte provoque l'amitié ou l'éloignement de ceux qui ne veulent pas offrir d'amitié. Les autres sont capables de grandes choses…, donc il faut réveiller mutuellement cette capacité innée. Que d'amis, amies, n'ai-je pas !

- Faire confiance à la vie : la vie est la création même d'aujourd'hui en perfectionnement continuel. La vie est création intelligente : elle a la capacité de s'auto-perfectionner, de toujours aller de l'avant. La vie est lutte permanente, victorieuse sur la mort… sinon, nous n'existerions pas. Il faut se laisser porter par cette dynamique. Que de fois nous nous y opposons !

- Confiance en Dieu : "Dieu est ce qu'il y a de meilleur en moi. Dieu collabore au mieux pour moi. Je dois collaborer avec Lui. Éliminer ce qui me détruit : 'J'ai mis mon cœur dans des choses mortelles. / Dans des choses mortelles, je suis en train de mourir, moi'. Il faut lutter pour limiter ce qui me détruit… avec Dieu comme complice".

Jésus : l'homme libre qui dépassa toutes peurs

Une caractéristique importante de Jésus fut toujours sa liberté à tous les niveaux et avec toute personne. Il fut un homme libre pour parler, agir, décider de l'orientation de sa vie.

- Je répétais souvent : *"N'ayez pas peur… Ayez foi… Ta foi t'a sauvé… J'ai vaincu le monde"…* pour réveiller la liberté de chaque personne.

• Libre, Jésus a affronté ses compatriotes de Nazareth qui voulaient le jeter dans le vide : *"Passant au milieu d'eux, il poursuivit sa route".*

• Il ne prenait pas de risques inutiles. Lorsqu'Hérode voulut le tuer, Jésus s'en alla ailleurs. Il n'allait pas non plus dans les villes romaines : Tibériade (de l'empereur Tibère), Césarée (de l'empereur César)...

• Mais il monta à Jérusalem, libre, pour affronter la méchanceté des autorités juives et romaines c'est-à-dire les structures religieuse et politico-militaire, sachant que ça pouvait tourner mal. À Pierre qui s'y opposait il dit : *"Passe derrière moi : tu es un démon pour moi !"*

• Oui, Jésus fut un homme libre : *"Ma vie, nul ne la prend : je la donne librement".* Il les affronta tous, en commençant par lui-même (c'est l'histoire romancée des tentations, ou ce que ne seront pas les chemins du Royaume). Il affronta sa famille : sa mère le cherchait avec les autres membres de la famille (*"Qui est ma mère, qui sont mes frères ? Ceux et celles qui font la volonté de mon Père"*). Il affronta ses apôtres : *"Vous aussi vous allez m'abandonner ?".* Il affronta les négociants du religieux lorsqu'il chassa les vendeurs du temple de Jérusalem. Il affronta les divers groupes religieux de son temps et ses plus hautes autorités, ainsi que les autorités romaines.

• Libre, il affronta la mort : il lui en coûta de suer du sang pour ne pas être lâche et manquer de solidarité. Il réussit à dire : *"Père, que ta volonté se fasse, non la mienne"*. C'est-à-dire qu'il n'y a pas d'autre solution que d'affronter la torture et la mort. Se sentant abandonné, il finit par dire libre et confiant : *"Entre tes mains je remets mon esprit",* c'est-à-dire, "tu sauras bien ce qui va se passer".

• Libre, Jésus revint réveiller des disciples, surtout les femmes, pour qu'ils et elles poursuivent sa mission de continuer la construction du Royaume.

Jésus : l'homme qui a fait confiance aux pauvres

Il y a encore deux attitudes qui caractérisent Jésus : il fut un homme compatissant et rebelle. Compatissant envers tous ceux qui souffraient et rebelle pour soulager toutes sortes de souffrances. Compatissant envers les pauvres et rebelle avec eux.

• Jésus ne s'est pas préoccupé d'abord du péché, comme ce fut le cas de Jean-Baptiste. Jésus se préoccupa de la souffrance, la combattant jusque dans ses causes et sous toutes ses formes.

• Pour Jésus, la souffrance venait d'une religion tordue par ses représentants officiels qui avaient séquestré Dieu et aliéné les gens.

• Jésus n'est pas venu fonder une nouvelle religion ni Église... Les Églises furent la réponse donnée par ceux qui l'ont suivi. Et aujourd'hui, nous voyons que les religions sont incapables de répondre aux aspirations de nos contemporains.

• Jésus est venu pour le Royaume, pour mettre en marche un mouvement au service du Royaume qui est un projet d'humanisation intégrale. Le Royaume est un changement de relations dans tous les espaces de la vie : nouvelles relations sociales pour acquérir l'équité éco-

nomique, participation organisée (politique) et créativité collective (culturelle et cultuelle), nouvelles relations avec la nature car nous en faisons partie, nouvelles relations avec Dieu pour reconnaître et célébrer sa présence libératrice.

• Jésus découvrit que ceux qui étaient capables de mener à bien ce projet du Royaume, c'étaient les pauvres, les pauvres ensemble, conscients, organisés et courageux. Il y a deux classes de pauvres qui obtiennent qu'advienne le Royaume : les pauvres (Luc 6, 21) qui choisissent la "pauvreté digne" et ceux qui ont "l'esprit des pauvres" (Mat.5, 3) c'est-à-dire ceux et celles qui choisissent d'être **avec** les pauvres, pensant **à partir** d'eux, croyant **comme** eux et faisant l'option de leurs **causes** et de leurs **luttes** : "Il vaut mieux se tromper avec les pauvres –'se perdre' pour se trouver- que de triompher tout seul !" Cette option a été confirmée par le Pape François avec les Organisations Populaires réunies en Bolivie. *"Les pauvres sauveront le monde"* écrivait le romancier français Georges Bernanos, déjà en 1940 ! (*Les Enfants humiliés*).

Alors, peur ou foi ?... J'ai essayé d'opter pour la foi, la confiance et l'amitié et je ne le regrette pas. Je souhaite que beaucoup de gens prennent cette option ! C'est la grande exigence d'aujourd'hui si nous voulons vivre plus heureux.

Pierre Riouffrait
prêtre sans frontières
en Amérique Latine depuis 1976
Guayaquil, Équateur
Traduction Marie-Jo Acosta

Entre-Nous 79.
Avec l'aimable autorisation de Dialogue et Coopération.

TOUT S'ACCÉLÈRE

Film de Gilles Vernet, auteur, réalisateur et enseignant.

Principaux acteurs : une classe de CM² de l'école Manin (Paris 19e), Nicole Aubert, Jean-Louis Beffa, Nicolas Hulot, Étienne Klein et Hartmut Rosa.

Tout est dit dans le titre de ce film passionnant réalisé à partir de paroles d'enfants et de réactions d'adultes sur un monde qui va trop vite.

Les personnages

● L'auteur, Gilles Vernet, est un ancien trader qui a travaillé dans de grandes banques internationales. Lors de la "bulle Internet", il a été pris dans un sentiment d'urgence permanente produit par l'emballement du monde, de la finance en particulier. Il a tout quitté en 2001, à l'annonce de la maladie de sa mère. Il est devenu enseignant.

● Une classe de CM² où les élèves, très créatifs, proposent une réflexion qui interpelle très fort nombre d'adultes.

● Cinq adultes nommés ci-dessus réagissent aux paroles des enfants.

Les thèmes abordés

• Le temps c'est de l'argent.

Par rapport à la pression financière expliquée aux élèves, ceux-ci portent un regard sans concession sur ce monde-là. Question : Est-ce que la vraie richesse ne serait pas désormais... le temps ?

• L'exponentielle

Quelle force nous pousse à accélérer malgré notre conscience des limites ? Réponses amusantes et souvent très perspicaces des élèves.

• Notre rapport au temps

Comment le temps est-il devenu notre ennemi ?

Comment pouvons-nous autant manquer de temps alors même que nous disposons de plus en plus d'outils pour aller plus vite ?

Et la question ultime : Où passe tout ce temps gagné ?

À noter que l'équipe de *Tout s'accélère* a choisi volontairement un mode de distribution collaboratif.

Paulette Molinier
Tarn

Le samedi 16 avril 2016, un violent séisme (magnitude 7,8) a touché la Côte Pacifique de l'Equateur. Le bilan de la catastrophe est lourd : des centaines de morts et des milliers de blessés auxquels s'ajoutent d'importantes destructions d'habitations et d'infrastructures. Nous aurons des informations plus précises en juillet, lors de la venue à Paris, de la déléguée des Équipes Enseignantes d'Amérique latine et de l'aumônier du Bureau International, tous deux équatoriens.

L'erreur de Descartes d'Antonio Damasio

Antonio Damasio est un neurologue d'origine portugaise, il a publié *L'Erreur de Descartes* en 1994. Dans ce livre célèbre[1] qui a eu un immense retentissement scientifique, il remet radicalement en cause la séparation, à laquelle toute la tradition philosophique occidentale nous a habitués, entre raison et émotions. Pour lui, les émotions sont le socle de la rationalité : sans émotions, impossible de prendre de bonnes décisions ni d'interagir de façon appropriée avec ses semblables.

Pour en arriver à cette conclusion, Antonio Damasio s'appuie sur plus d'un siècle d'observations cliniques. Evidemment, dans ce domaine, les expériences "non intrusives" ont longtemps été impossibles. Mais de nombreux cas pathologiques ont été précisément décrits au fil des ans, tel celui du malheureux Phinéas Gage, qui ouvre le livre. Ce chef de chantier compétent et fiable a totalement changé de personnalité après un terrible accident qui lui a emporté une petite partie du cerveau. Ses capacités cognitives (langage, motricité, logique) étaient préservées mais il était devenu irascible, asocial et irresponsable, incapable de reprendre son précédent travail. La prise de décision en contexte et l'intelligence sociale requièrent en effet plus que du langage et de la logique, elles nécessitent la prise en compte de multiples autres critères que les émotions permettent d'évaluer. Ce célèbre cas a depuis été corroboré par de nombreux autres, ainsi que par les observations plus contemporaines de cerveaux en fonctionnement.

Les émotions, pour Damasio, sont directement liées au corps, elles traduisent en quelque sorte au cerveau tout ce qu'il a à lui dire. Il serait fou de ne pas les écouter, comme le préconisait pourtant Descartes. Notre philosophe national aurait ainsi commis une grande "erreur" en postulant une séparation radicale entre le corps et l'esprit et en décrivant les passions comme ennemies de la raison. Pour Damasio, il faut remédier à cette vision faussée et concevoir littéralement ce que recouvre l'expression "penser avec ses tripes". Pour lui, c'est vraiment le corps en entier qui "pense", émotions et raison jointes ; et il n'est pas de bonne raison sans prise en compte des émotions.

Damasio a depuis poursuivi son œuvre avec d'autres livres tout aussi stimulants, ses vues sont de plus en plus diffusées. C'est sans doute un des grands penseurs contemporains méconnus. La science et la philosophie ont décidément encore beaucoup de choses à se dire…

Isabelle Tellier
Paris

1/ disponible en français en poche chez Odile Jacob

Comprendre ce que nous vivons. À la recherche de l'art de vivre

Armen Tarpinian, Chronique sociale, mis en ligne le 4 janvier 2016.

Cet ouvrage présente un "éventail" de dialogues d'Armen Tarpinian, directeur de la Revue de Psychologie de la Motivation, avec quinze spécialistes de disciplines aussi diverses que la psychologie et l'astrophysique, l'écologie et l'économie, la pédagogie et la religion, la médecine et la sociologie, la philosophie et le droit.

Ces spécialistes reconnus et expérimentés, ne disent pas tout ce qu'ils savent, mais s'attachent à mettre en valeur la complémentarité de ces diverses disciplines, en particulier celles qui étudient le monde extérieur (écologie, économie, politique…) avec celles qui sont liées au monde intérieur (psychologie intime et relationnelle, sciences de l'éducation, psychothérapie). En effet, si nous voulons assurer à l'espèce humaine un avenir vitalement possible, il nous faut nous efforcer de **mieux comprendre ce que nous vivons et savoir où nous allons.**

Cette motivation essentielle confère son unité à la diversité des thèmes abordés. Aussi chaque entretien peut-il se lire librement, au gré des questionnements du lecteur.

L'actualité des crises dans le monde et les défis qu'il nous faut affronter ne font que renforcer la pertinence des questions posées, des analyses et des solutions proposées. Celles-ci nous invitent, face au défi anthropologique que constitue la mondialisation, à refonder l'humanisme sur une compréhension renouvelée de l'humain, sur des savoirs reliés et des outils essentiels au "mieux-vivre".

L'auteur

Armen Tarpinian, directeur de la Revue de Psychologie de la Motivation, disciple de Paul Diel, dont il a fortement contribué à faire connaître l'oeuvre, s'entretient ici avec A. Caillé, B. Cyrulnik, R.-P. Droit, B. d'Espagnat, P. Meirieu, G. Mendel, E. Morin, R. Misrahi, B. Nicolescu, A. de Peretti, A. Petitjean, J. Robin, C. Rojzman, J.-P. Rosenczveig, É. Zarifian.

Comprendre le malheur français

Marcel Gauchet avec François Azouvi et Éric Conan (Stock 2016)

Pourquoi sommes-nous les champions du monde du pessimisme et du mécontentement de nous-mêmes ? Pourquoi vivons-nous notre situation en Europe et dans le monde comme un malheur incomparable ? *"Les Français sont capables de distinguer leur sort personnel, qu'ils jugent plutôt favorablement et le destin collectif, dont ils ont une sombre vision…". "Relevant ce décalage, les plus subtils parmi nos doctes en concluent qu'il ne convient de voir qu'une lubie malsaine ou une fantaisie inconséquente à laquelle il ne faut surtout pas s'arrêter… Et pourtant si, il y a un malheur français qui mérite d'être pris au sérieux".*

C'est à ces questions que Marcel Gauchet cherche à répondre. Il le fait de façon originale en procédant à un vaste examen historique qui va du XVII[e] siècle à la période actuelle. *"Le point de départ se situe dans la période que les historiens ont l'habitude de repérer comme 'la prépondérance française' et à laquelle Voltaire a donné son identité définitive sous le nom de "siècle de Louis XIV"*. À cette époque, on ne peut pas encore parler de nation. La nation existe *"au moment où ses membres sont conçus comme des citoyens et où elle est posée comme souveraine. Son acte de naissance est 1789".*

Au cours de cette observation de notre histoire, il analyse le règne de De Gaulle, puis de François Mitterrand pour comprendre notre présent. Il s'attaque aux ressorts de la société française d'aujourd'hui. Pourquoi la mondialisation et l'Europe créent chez nous une inquiétude ? Pourquoi le divorce entre les élites et le peuple prend-il un tour dramatique ? Nous découvrons avec lui que nous sommes en plein cœur d'une idéologie néolibérale qui va de pair avec nos sociétés dépolitisées.

Ce livre met en avant la disparition du "modèle français d'un État puissant" -qu'il situe entre 1970 et 1980-. Alors apparait une société des individus, avec leurs désirs. *"La nation est la forme politique qui correspond au principe de citoyenneté… cette citoyenneté se définit par la participation égale de tous à la chose publique dans un horizon universaliste".*

Marcel Gauchet n'a pas de mots assez durs pour qualifier la tolérance *"espèce de ventre mou de la diversité heureuse".* Il rejoint les partisans d'une laïcité ferme, dénonçant *"un angélisme béat".* Il veut faire sauter le verrou qui nous empêche de faire de la politique et nous entraîne finalement dans un dynamisme français puisque nous avons saisi les racines de notre pessimisme.

Une véritable source de réflexion.

Chantal Guilbaud

Être plus

Pierre Teilhard de Chardin, éd. Seuil, coll. Points Sagesses, rééd. 2015, 158 p. 7,30 €

À l'approche du 60[e] anniversaire de la mort du P. Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955), "Points Sagesses" a déjà réédité, en 2013, certains de ses écrits *Rien n'est profane* et *Autobiographie spirituelle.* Maintenant, c'est *Être plus* qui est réédité. Avec bonheur, ce livre, paru d'abord en 1968, reprend des écrits publiés ou inédits de Teilhard, de sa correspondance (au P. Valensin, à Léontine Zanta…) et de ses notes (Pour servir à l'évangélisation des temps nouveaux). Nous avons là une heureuse synthèse de la recherche spirituelle de Teilhard, depuis sa *Genèse d'une pensée* (1917), ses *Écrits en temps de guerre* (1917), jusqu'au maître-livre de son expérience spirituelle : *Le Milieu divin* (1927) et au *Phénomène spirituel* (1937). De fréquents et intéressants renvois sont donnés vers H. de Lubac *La pensée religieuse du P. Teilhard (*rééd. 2002). Ce livre est ainsi au carrefour des intuitions, majeures et si fécondes, de Teilhard.

Teilhard médite sur *"le rythme général de la vie chrétienne"* avec le Christ incarné, crucifié, et ressuscité, sur la *"divinisation"* de l'être humain, sur la destinée de la personne et de l'humanité. *"Nous assistons aux premières manifestations d'une renaissance chrétienne destinée à envahir le monde aussi (plus ?), complètement que lors de la première expansion de l'Évangile"* (p. 147). Pour *"être plus",* Teilhard conseille : *"Sans quitter le Monde, enfonçons-nous en Dieu"* (p 85). Et encore : *"Nourrissons jalousement toutes les forces d'union, de désir, d'oraison, que la grâce nous présente"* (p.87).

Au moment où le pape François cite l'intérêt de la perspective de Teilhard, dans son encyclique *Loué sois-Tu !* (à la note 53), il nous est bon de nous replonger dans l'apport spirituel du savant jésuite paléontologue et mystique.

Père Pierre Fournier

Vice-versa : voyage au centre de la tête

Le dernier film des studios Pixar, sorti en 2015, propose une expérience inédite : vivre la crise d'adolescence d'une jeune américaine a priori banale du double point de vue de son quotidien et de ce qui se passe littéralement "dans sa tête". L'intérieur du crâne en question est visualisé par différentes scènes : une "salle de commandes" digne d'un vaisseau spatial, une mémoire fonctionnant comme un espace de stockage de bulles de souvenirs, un "imaginaire" qui prend la forme d'un archipel aux îles mouvantes, un studio de création des rêves, un inconscient sombre et quelques autres trouvailles réjouissantes. Cinq "personnages" sont aux commandes de cet univers complexe, ils personnifient les "émotions élémentaires" (joie, colère, peur, dégout et tristesse) qui guident les actions de la jeune héroïne.

Comme le suggère ce bref descriptif, la conception de l'esprit mise en œuvre dans ce long métrage est pour le moins composite : un peu de Descartes (celui du "théâtre de l'esprit"), un peu de Freud, un peu de sciences cognitives contemporaines (les fonctions de l'esprit sont distinctes et connectées, les émotions guident la raison, cf. le compte-rendu du livre de Damasio p. 37), beaucoup d'imagination et de métaphores visuelles originales. Il en ressort principalement que la personnalité d'un individu est le résultat d'une multitude d'interactions complexes entre composants en mutations permanentes, un équilibre perpétuellement instable. Les émotions y jouent le rôle de pilote à vue, sans grande capacité d'anticipation. Elles s'opposent et se complètent indissolublement. L'aventure qui est racontée met ainsi aux prises la tristesse, perdue quelque part dans les méandres de cet univers, et la joie partie à sa recherche. En leur absence, les décisions prises par les autres émotions conduisent à un comportement erratique (illustrant les fameux tourments de l'adolescence). Ce n'est qu'en rétablissant la tristesse à sa juste place dans l'équilibre de l'esprit que la crise pourra être surmontée (pied-de-nez, au passage, à l'optimisme triomphant souvent à l'œuvre dans la mentalité américaine).

Chaque homme est un univers, une société à lui tout seul, complexe et changeante. Un film intelligent et stimulant, le type même de divertissement adapté à tous les âges.

Isabelle Tellier
Paris

La petite boîte à Chagall

Galerie-atelier pour enfants à la Philharmonie de Paris - Cité de la Musique.

Ayant beaucoup aimé l'exposition "Chagall, le triomphe de la musique", nous avons décidé d'emmener nos petites-filles à la Galerie-atelier "La petite boîte à Chagall".

Cet espace de découverte et de création proposait aux enfants de faire connaissance avec l'univers poétique et coloré du peintre Marc Chagall, depuis le plafond de l'Opéra de Paris jusqu'aux costumes qu'il réalisa pour *La Flûte enchantée ou Pelléas et Mélisande.*

Des ateliers inventifs, des modèles ludiques invitaient les enfants à prolonger leur visite de l'exposition : petit théâtre, table à dessiner, orchestre enchanté… Les installations numériques et les dispositifs multimédias permettaient aux couleurs et aux arts de se mélanger.

Cet espace a offert à tous, petits et grands une expérience concrète du monde de Chagall et de ses liens avec la musique.

La Galerie-atelier pour les enfants est terminée, mais la Philharmonie de Paris continue à proposer aux enfants et à leur famille une programmation originale d'activités favorisant la découverte de la musique entre générations, regroupées avec humour sur son site sous le slogan "Laissez vos enfants faire du bruit !".

Chantal Guilbaud

Quelques coups de cœur en vrac

Le petit oiseau qui chantait faux

Écrit par Renaud et illustré par Serge Bloch, éditions Naïve, 2005, en rupture de stock.

Un oisillon séparé de ses parents avant même d'avoir appris l'essentiel de sa condition : gazouiller… Voilà le personnage principal de cette jolie histoire racontée par Renaud lui-même. Cet oiseau chante faux comme une casserole et désespère d'être un jour aimé malgré ce handicap. Mais tout peut arriver, heureusement !

De sympathiques illustrations animées où des fenêtres permettent de passer d'une page à l'autre, nous laissent découvrir la vie de ce pathétique oiseau qui chante si mal. On sourit à mesure qu'on tourne les pages, on se laisse convaincre par les engagements de Renaud et on attend avec impatience le dénouement de l'histoire. Ce livre est un trésor à partager avec nos petits pour discuter avec eux de tolérance et de liberté.

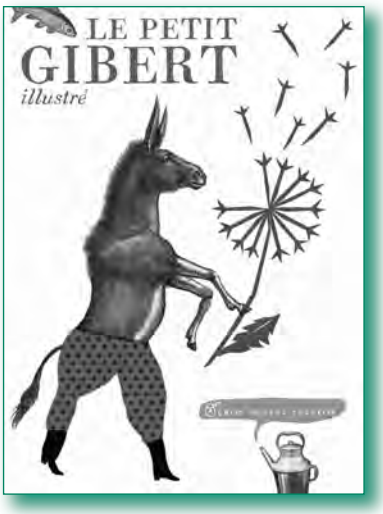
Les arbres pleurent aussi

Irène Cohen-Janca et Maurizio A.-C. Quarello, éditions du Rouergue 2009, 15 €.

À l'origine du texte, un marronnier. Il est malade et tient à nous raconter ses souvenirs avant de mourir. Il a grandi à Amsterdam et, pendant la seconde guerre mondiale, il a rencontré une enfant que tous nous connaissons pour ses écrits : Anne Frank. En quelques phrases, il nous parle de cette histoire que nous, adultes, avons maintes fois lue. La montée du nazisme, la cachette d'Anne, la dénonciation, la fin si triste…

Le texte – parsemé de citations du célèbre *Journal* - est tout en délicatesse, terriblement bouleversant dans sa façon d'aborder ce thème de la guerre. Tout y est, de l'antisémitisme qu'elle subit à la folle espérance d'Anne Frank qu'un monde meilleur voie le jour. Les dessins sont simples et sans fioritures. C'est magnifique !

Un album à offrir aux plus grands, qu'il faut accompagner dans cette lecture afin de les éclairer et de ne pas les laisser seuls avec les violences suggérées.



Le petit Gibert illustré

Bruno Gibert, Albin Michel Jeunesse, 2010, 18,90 €.

Cet ouvrage se présente comme un dictionnaire, mais parodique, comme le laisse imaginer la couverture. Les définitions proposées sont tour à tour amusantes, poétiques, imagées, ou simplement étonnantes. Quelques exemples ? "Ancêtre du bébé" : fœtus. La fesse ? "Petit coussin qu'on emporte toujours avec soi". L'épuisette "provoque l'épuisement des crevettes". Les illustrations, elles, sont aussi déroutantes que certaines définitions.

Un livre absolument parfait pour les enfants qui aiment rêver et jouer avec les mots – et avec les images.

Marie Becker

Marie-Claude Blais : La transmission est indissolublement liée à tout processus d'apprentissage

La rencontre nationale de notre association s'est tenue cette année chez les soeurs de la Congrégation du Sacré-Cœur, à Saint-Aubin-lès-Elbeuf. Dans ce cadre, nous avons demandé à Marie-Claude Blais, philosophe, maître de conférences émérite à l'université de Rouen, co-auteur avec Marcel Gauchet et Dominique Ottavi, du livre *Transmettre, apprendre* (Stock, 2014), s'il lui semblait encore possible de "***Transmettre aujourd'hu***i". En effet la transmission n'est plus en faveur dans la société actuelle, qui voit dans toute idée d'un héritage ou d'une tradition à léguer une atteinte à la liberté de l'élève et préconise la construction individuelle des savoirs. Or, en séparant ainsi transmettre et apprendre, a précisé M.-C. Blais dans son exposé, on oppose deux termes qui ne sont nullement contradictoires et on oublie que de la transmission existe nécessairement dans tout processus d'apprentissage et cela pour quatre raisons :

1. Apprendre c'est se confronter à quelque chose qui existe déjà : il y a une antériorité des savoirs.

2. La nécessaire dimension personnelle et subjective de l'apprentissage doit s'ouvrir sur une dimension interpersonnelle : le savoir est ce qui est commun et partageable, comme le montre l'exemple de la langue.

3. Apprendre c'est entrer dans un univers nouveau et dépaysant, d'où la nécessité d'acquérir des savoir-faire, difficilement rationalisables, au contact d'un maître qui va aider à cet indispensable processus de familiarisation.

4. Apprendre, c'est s'intégrer dans une communauté symbolique, ni nationale, ni religieuse, la communauté des esprits, qui nous précède depuis l'Antiquité et continuera après nous et à laquelle nous pouvons apporter notre propre contribution.

Nier l'importance de la transmission, qui résiste de toute façon, ne fait que creuser gravement les inégalités sociales. Les familles les plus éduquées jouent leur rôle de transmetteurs : transmission de la langue, du goût pour la culture et l'effort intellectuel, d'un projet de vie sociale. Et c'est à l'école de jouer ce rôle crucial auprès des élèves les moins favorisés, en commençant par leur donner la maîtrise de l'écrit, préalable indispensable à toute autre acquisition culturelle.

Penser qu'Internet va résoudre tous les problèmes et se substituer à l'école, en niant toute transmission verticale au profit d'un échange de pair à pair, relève de la mythologie et conduit à l'échec. N'oublions pas que l'école apprend parce qu'il existe une collectivité qui estime qu'il faut apprendre certains savoirs collectifs !

Jean-Louis Gourdain

Assemblée générale de Saint Aubin, le 3 avril 2016
Extraits du rapport d'orientation

Cette année encore, nous avons traversé des moments difficiles, douloureux comme des moments heureux, et c'est l'esprit d'équipe et la complémentarité des uns et des autres qui nous a aidés à gérer le fonctionnement et l'animation de CdEP.

Des convictions à rappeler et à défendre

En premier lieu, nous avons à poursuivre et à approfondir notre réflexion sur **l'École et sa mission**.

Parfois lieu principal de repères pour des élèves confrontés à une société en crise, elle doit donner accès au savoir, transmettre une culture humaniste : ce thème de la transmission a fait l'objet de notre réflexion d'hier. *Faisons en sorte,* comme le recommande le pape François*, que l'école devienne le lieu de la rencontre, du dialogue et de la miséricorde, seule façon pour elle de contribuer au Bien Commun*, pour reprendre les propos de Monique Baujard lors de notre rencontre nationale de 2015.

La deuxième conviction qui fonde la spécificité de CdEP est celle de **la laïcité**.

«*Notre place dans l'école laïque et notre foi chrétienne sont parfaitement conciliables et réciproquement fructueuses*» demeure la phrase emblématique qui définit l'identité de CdEP. Comme nous l'avons fait remarquer à la rencontre d'animation d'octobre 2015 ***Laïcité, construction du vivre ensemble***, la laïcité s'appréhende de manière différente, elle interroge notre incarnation personnelle de la foi, elle implique de se mettre en dialogue, de s'ouvrir à la différence.

C'est ce qui nous a conduits à accepter de participer au projet de réflexion sur **Laïcité et enseignement du fait religieux** lancé par l'ap2e (ex Fédération Protestante de l'Enseignement), auquel avaient été invités des membres de l'Enseignement Catholique privé, de la Fédération Nationale de l'Enseignement Musulman, de l'Enseignement Juif, de la Fédération Protestante de France. Notre positionnement laïc est important à faire connaître quand nous nous ouvrons à ce type de partenariat. Soucieux que, dans l'espace public, l'Homme soit davantage pensé dans sa globalité, nous reconnaissons l'importance de l'enseignement du fait religieux à l'école, mais il nous paraît indispensable que, dans ce groupe , chacun puisse s'exprimer sur cette question : ***Quels sont les enjeux de l'enseignement du fait religieux à l'école ?*** Plus que jamais, ce concept de laïcité est à clarifier et peut-être à réajuster. A nous de nous montrer vigilants…

Une visibilité plus grande de CdEP dans la société et dans l'Église

Si nous voulons que vive CdEP, il faut que l'association s'implique de façon plus visible dans la société. Suite à des événements bouleversants, horribles comme les attentats dont la France comme d'autres pays dans le monde ont été victimes, nous devons être réactifs et avoir une parole publique. C'est l'initiative que nous avons prise après les attentats de janvier et novembre 2015. Il faudra continuer à nous manifester ainsi, dans un avenir plus ou moins proche, en nous effor-

çant, animés par notre foi en Jésus Christ, d'être témoins d'espérance envers et contre tout.

Pour être en accord avec nos convictions, nous devons nous engager et poser des actes, de préférence en partenariat avec d'autres.

En ces temps particulièrement douloureux - je pense en tout premier lieu au drame des migrants - notre association a des impulsions à donner, de nouvelles solidarités à mettre en place. Rejoignons par exemple des associations qui se battent afin que soit réservé aux migrants un accueil digne de ce nom, respectueux de la dignité humaine. A nous de mettre en application avec d'autres, les paroles de Monique Baujard sur la vision chrétienne du bien commun : *Le premier principe est le respect de la dignité humaine qui comprend le respect de tout homme et de tout l'Homme, à l'image du Dieu trinitaire.*

Nous avons aussi à faire reconnaître **notre spécificité d'éducateurs chrétiens dans l'Ecole Publique** au sein même de l'Église. N'hésitons pas à participer à la journée Apostolat des Laïcs dans nos diocèses, à communiquer aux responsables le fruit des réflexions abordées au sein de CdEP comme la synthèse rédigée par Jacqueline Xhaard sur la vocation et la mission de la / des famille(s) dans l'Église et dans le monde contemporain. Nous avons à faire reconnaître notre spécificité en participant, par exemple, à la rencontre des Présidents et Délégués des Mouvements qui aura lieu cette année le 22 mai prochain.

De même nous devons poursuivre et amplifier notre **partenariat avec le CCFD-Terre solidaire** afin de renforcer la sensibilisation de nos adhérents à la dimension internationale et aux problèmes liés à la mondialisation. Apprenons ou continuons à vivre des solidarités ici et là-bas.

En fonction de nos possibilités, il faudrait être présent chaque fois qu'il est question d'éducation ou du moins avoir le souci de s'informer sur ce qui s'est dit. C'est pour répondre à cet objectif que Philippe Leroux a participé à la réunion préparatoire des ***Semaines Sociales sur l'Éducation*** qui auront lieu les 19 et 20 novembre 2016 où nous sommes attendus pour animer des ateliers.

Certes l'association est trop fragile pour répondre à toutes les sollicitations ; à nous de faire les choix les plus judicieux.

C'est pour répondre à ce souci de visibilité que l'association s'est dotée d'un **site internet** très riche, offrant des approches diversifiées : informations, articles, blogs, d'une **page Face Book** et d'**une revue** très appréciée dans et hors association. Nous nous efforçons également d'entrer en contact avec des journaux ou périodiques : *La Croix, Prions en église*... ou de solliciter des interviews ou une participation à des émissions télévisées.

Raison d'être de l'association ?

Devant le manque de renouvellement des adhérents à CdEP, nous nous interrogeons sur la raison d'être d'une telle association.

Elle a pour objectif premier de soutenir les enseignants - nouveaux ou en exercice depuis de longues années dans l'institution – dans leur vie professionnelle, de les encourager dans les démarches pédagogiques qu'ils entreprennent pour faire grandir les élèves en savoir, en responsabilité et en humanité.

Néanmoins, maintenant que nous avons pu résoudre l'essentiel des problèmes administratifs qui se posaient à nous, nous nous demandons si CdEP répond bien aux besoins actuels des enseignants. C'est l'objet de **l'enquête que nous avons diffusée** auprès d'eux et dont nous avons déjà eu quelques retours.

Rajeunissement

Enfin, une question essentielle nous taraude depuis longtemps : comment **proposer notre association aujourd'hui à des enseignants chrétiens** ? Comment faire en sorte qu'ils en fassent leur association ?

Faut-il les inviter à des rencontres de quelques jours comme les sessions destinées aux actifs qui existent depuis un certain temps toujours appréciées ou bien à des colloques plus courts ?

Il faudrait peut-être élargir les **thèmes de réflexion** et moins les centrer sur le métier proprement dit, envisager une approche différente telle que *La spiritualité à l'école, La place du corps*, thèmes respectivement envisagés pour la rencontre d'animation d'octobre 2016 et la rencontre nationale d'avril 2017 ?

Pour assurer la vitalité de CdEP, il faut que **des actifs acceptent de prendre des responsabilités**. Je salue en particulier la démarche des trois actifs qui ont fait acte de candidature au CA, ainsi que celle de Marie-Noëlle Olive. Que tous soient rassurés, les responsabilités sont toujours partagées, comme je l'ai mentionné en introduction, en fonction des compétences et des disponibilités des uns et des autres. Elles peuvent prendre des formes variées : participation aux CA, au comité de rédaction de la revue, rédactions d'articles ou de comptes rendus, préparations de rencontres... ou des formes à inventer...

À nous d'envisager des propositions pour la mise en place d'un fonctionnement plus souple, d'un réseau de responsabilités partagées. En espérant que cet appel sera entendu et il l'est déjà ! Je reprendrai à mon compte l'interpellation lancée par Sylvie Paquet *L'avenir de CdEP est entre vos mains* (CdEP Info n° 22).

Espoir

L'association a éclairé les enseignants ayant fait le choix de l'É'cole Publique sur leur vocation comme sur leur foi en Jésus-Christ ; je pense qu'elle peut continuer à être une source de richesse pour les enseignants actuels si, sans pour autant renier ses convictions et sa spécificité, elle propose une réflexion, un fonctionnement et une animation mieux en accord avec le monde d'aujourd'hui.

Que l'Esprit Saint nous aide à faire vivre CdEP, à mieux le faire connaître et reconnaître.

Michèle Lesquoy, Présidente.

Quelques rendez-vous

Écriture et foi

Intervenant : Père Louis Goy
Alternance réflexion - balades,
Vie pratique partagée,
Garde des enfants assurée

du 15 au 29 juillet 2016
05460 RISTOLAS
Contact : Maurice et Michèle Grancher
Tél : 04 74 70 92 39

Marseille et la Méditerranée

Session franco-allemande

du 20 au 29 juillet 2016
Centre Notre Dame du Roucas
MARSEILLE
contact :
michele.rousselot@orange.fr

Identité et vivre ensemble
éduquer à la diversité / pluralité

FEEC-SIESC 2016

du 22 au 27/28 juillet 2016

CLUJ (Roumanie)

Information : www.siesc.eu/fr ou
Secrétariat CdEP :
Tél 01.43.35.28.50

L'Association Protestante pour l'Éducation et l'Enseignement (ap2e) vous invite à sa rencontre autour du

Théatre du Peuple de Bussang

du 12 au 16 août 2016
centre du torrent
68470 STROCKENSOHN
contact : J.-L. Gindensperger
03 89 75 53 51 jlg68700@gmail.com

La spiritualité de Marie Silve

Session du Laus

Intervenant : Pierre Fournier

du 29 août au 5 septembre 2016
Notre-Dame du Laus
05 LE LAUS
contact :
Francis Filippi 06 86 94 82 87

Au cœur de la Miséricorde

Retraite de Septembre

Intervenant : Mgr Pierre Pécan

du 14 au 18 septembre 2016
Abbaye du Bec-Hellouin
27800 LE BEC-HELLOUIN
contact :
Simone Bailly 06 84 87 03 90

De l'estime de soi

Tu as du prix à mes yeux (Is 43, 4)

Session pour les actifs

du 20 au 24 août 2016
Sanctuaire N-D de Grâce
30650 ROCHEFORT DU GARD
contact : Philippe Leroux prjleroux@aol.com

Rencontre d'animation

La spiritualité à l'école publique

Issy les Moulineaux
20 - 22 octobre 2016

Rencontre Nationale

Le corps à l'école

Issy les Moulineaux
29-30 avril 2017

FEEC-SIESC

La fraternité, un défi pour notre temps

Vichy
du 24 au 30 juillet 2017
(titre provisoire)

Semaines sociales

Ensemble, l'éducation

samedi 19 et dimanche 20 novembre 2016

Paris (Event center - Porte de la Villette)

Les organisateurs nous proposent de nous associer, à la fois individuellement et collectivement, à cette manifestation

En amont

Participer à l'une des nombreuses rencontres proposées par les antennes locales des Semaines sociales, rencontres destinées à encourager la réflexion collective et à faire émerger éventuellement des propositions (cf. liste et dates sur le site des Semaines sociales).

Se saisir d'un thème (cf. infra) et le travailler en équipe CdEP.

Déposer une contribution individuelle (sous son nom ou avec un pseudo) ou collective sur la plateforme collaborative : témoignage, réflexion, proposition, mais aussi réaction à d'autres contributions.

Participer aux sondages proposés sur le site.

Pendant les deux journées de novembre (principalement le samedi après-midi)

Prendre en charge un *"speed-débat"* : pendant 15 minutes, 10 à 15 personnes échangent sur une proposition précise, défendue par l'animateur de cette courte (mais intense) discussion. L'animateur reste "attaché" à sa proposition tandis que ses interlocuteurs changent tous les quarts d'heure, à raison de 6 à 8 "speed-débats" successifs. Les organisateurs seraient heureux qu'au moins un membre de CdEP puisse ainsi défendre une proposition qui nous serait chère.

Prendre en charge un **atelier de conversation** avec un acteur de l'éducation : après une brève introduction du modérateur de l'atelier (issu des équipes ssf), le témoin prend la parole une quinzaine de minutes pour présenter son expérience, puis répond aux questions des participants (une trentaine). Le tout dure environ 40 minutes, et est proposé deux fois de suite dans les mêmes conditions.

Prendre en charge un **atelier d'expérimentation** : il s'agit là encore de deux séances successives et identiques dans leur déroulement, de 40 minutes chacune, avec un nombre de participants fixé par le meneur de jeu. Celui-ci doit amener ceux-là à une réflexion, une prise de conscience, un changement de point de vue… en sollicitant leur implication active dans un scénario aux vertus pédagogiques.

Prendre en charge un **atelier à destination des familles** (parents et enfants à partir de 5 ans - une nouveauté).

Tenir un stand d'information selon des modalités à préciser et dans le cas où nous nous engagerions dans un des dispositifs précédents.

http://www.ssf-fr.org/offres/gestion/actus_56-703/les-actualites-ssf-les-semaines-sociales-de-france.html

Les dix thématiques proposées au débat

Tracer des chemins de réussite pour tous

Éduquer à vivre en société

Éduquer professionnellement et tout au long de la vie

Mettre l'école en réseau

Décentraliser l'éducation

Éduquer avec les familles

Revaloriser le travail des éducateurs

Faire toute sa place à la spiritualité

Développer l'éducation populaire

Intégrer les technologies et les médias

Magie

C'est un paysage, peut-être nocturne, avec des plantes un peu exotiques.

On y voit des oiseaux jaunes perchés. Deux d'entre eux, plus acrobates que les autres, sont accrochés à ce qui pourrait être un nuage. Un astre clair souligne de sa lumière crue cette féerie tropicale. On entend des couleurs, on perçoit des rythmes graphiques.

Évocation sensible d'éléments réellement perçus par la vue, peut-être transformés par la mémoire ou sortis de l'imagination créatrice pure de l'artiste ?

J'avais 17 ans quand j'ai découvert pour la première fois l'existence de Paul Klee. Deux évènements de cette époque sont sans doute à l'origine de ma carrière dans l'art et dans son enseignement : la participation inattendue et sans grande conviction au Concours Général et la remise de deux petits livres pour mes efforts en dessin artistique au lycée. Deux petits livres de la collection Bibliothèque Marabout université : *Kandinsky* et *Klee*, offerts par un imprimeur local. À plus de 50 ans de distance j'essaye de me souvenir de l'effet que ces deux petits ouvrages ont pu faire sur le jeune homme que j'étais.

C'est avec ma grand-mère maternelle que j'ai acheté, enfant, mes premiers tubes de peinture. Ah ! Les premiers tubes de peinture : une fête ! Les couleurs, les odeurs, les petits tubes et les plus gros. À l'époque ni ma grand-mère ni moi ne faisions la différence entre la gouache et l'aquarelle, pour nous, seuls comptaient la quantité nécessaire et le choix des couleurs.

Je pense que c'est Paul Klee qui a le plus vite retenu mon attention, mais je dois dire que les deux artistes, entrés par hasard dans ma vie, loin de toutes les préoccupations familiales – imaginez ! – ont été des compagnons de vie avec leurs œuvres et leurs écrits. Des modèles en quelque sorte, des références, des guides.

Quand je découvre alors les œuvres de Paul Klee, qu'est-ce que j'y vois, qu'est-ce que cela m'inspire ? Je ne sais pas le dire. Je suis sans doute fasciné, médusé, amusé. Au regard des intérêts familiaux – mon père formé à l'art dans sa jeunesse par une voisine peintre dans la mouvance impressionniste, amateur de peintres locaux, acheteur d'une biche au fond des bois industrielle que j'ai bien vite fustigée et peintre à ses heures de paysages à l'huile (je l'accompagnais avec mes tubes, petits et grands, de peinture à l'eau) – donc, au regard de ces intérêts familiaux j'aurais dû considérer ces livres avec méfiance et tourner mon regard vers des choses plus sérieuses, même pour en faire un passe-temps. Il n'en fut rien. Ils me donnèrent le goût de l'inconnu, de l'étrange et du risque. Cela fut vite confirmé par un cadeau de mon grand-père paternel, lecteur de *L'Humanité,* qui commanda pour moi un livre sur Picasso. C'était compléter mon trio initiatique dans la découverte de l'art moderne.

Le Paysage aux oiseaux jaunes était dans le petit Marabout. J'y ai ajouté le remarquable *Jardin d'un temple* à l'ambiance chaude qui manifeste la sensibilité à la couleur de son auteur. *"L'art ne reproduit pas le visible, il rend visible."* a écrit Paul Klee et aussi *"Je voulus montrer des choses que l'œil pouvait percevoir, tout en ne me préoccupant que de ma vie intérieure".* Pour lui l'artiste est celui qui transcrit ce qu'il a perçu, rend visible ce qu'il a ressenti ou compris, transforme pour produire de la vie. C'est sans doute pourquoi ses tableaux relèvent d'une magie, qui loin de cacher des mystères, nous fait éprouver des émotions. Reproduire le visible est sans objet dans cet art-là.

Notre sensibilité à l'art vient de loin. Ma petite-fille, qui a 4 ans, a rencontré Monsieur Pollock et Monsieur Miró dans sa classe grâce à une institutrice avisée. Elle a reconnu dans un livre trouvé chez son grand-père la reproduction de l'œuvre de Miró montrée par la maîtresse.

Un jour elle entendra peut-être parler d'Antoni Tàpies, peintre espagnol (1923-2012) qui a écrit le texte qui suit :

"Il y a peu de créateurs qui survolent les histoires de la modernité en dédaignant la succession des ismes [...] Ainsi, Klee dont les racines plongent totalement dans la tradition romantique et symboliste, est d'un autre côté toujours plus proche des avancées les plus récentes de la peinture. Son œuvre est faite d'allers et retours, de vagues qui fluent et refluent, ignorant l'anecdote, la circonstance et les modes qui se démodent. Il n'est donc pas étonnant que Joan Miró ait déclaré en 1923 : Klee m'a fait sentir qu'en toute expression plastique il y a quelque chose de plus que la peinture-peinture, précisément qu'il faut aller au delà pour atteindre des zones de plus profonde émotion. Son œuvre est immense".

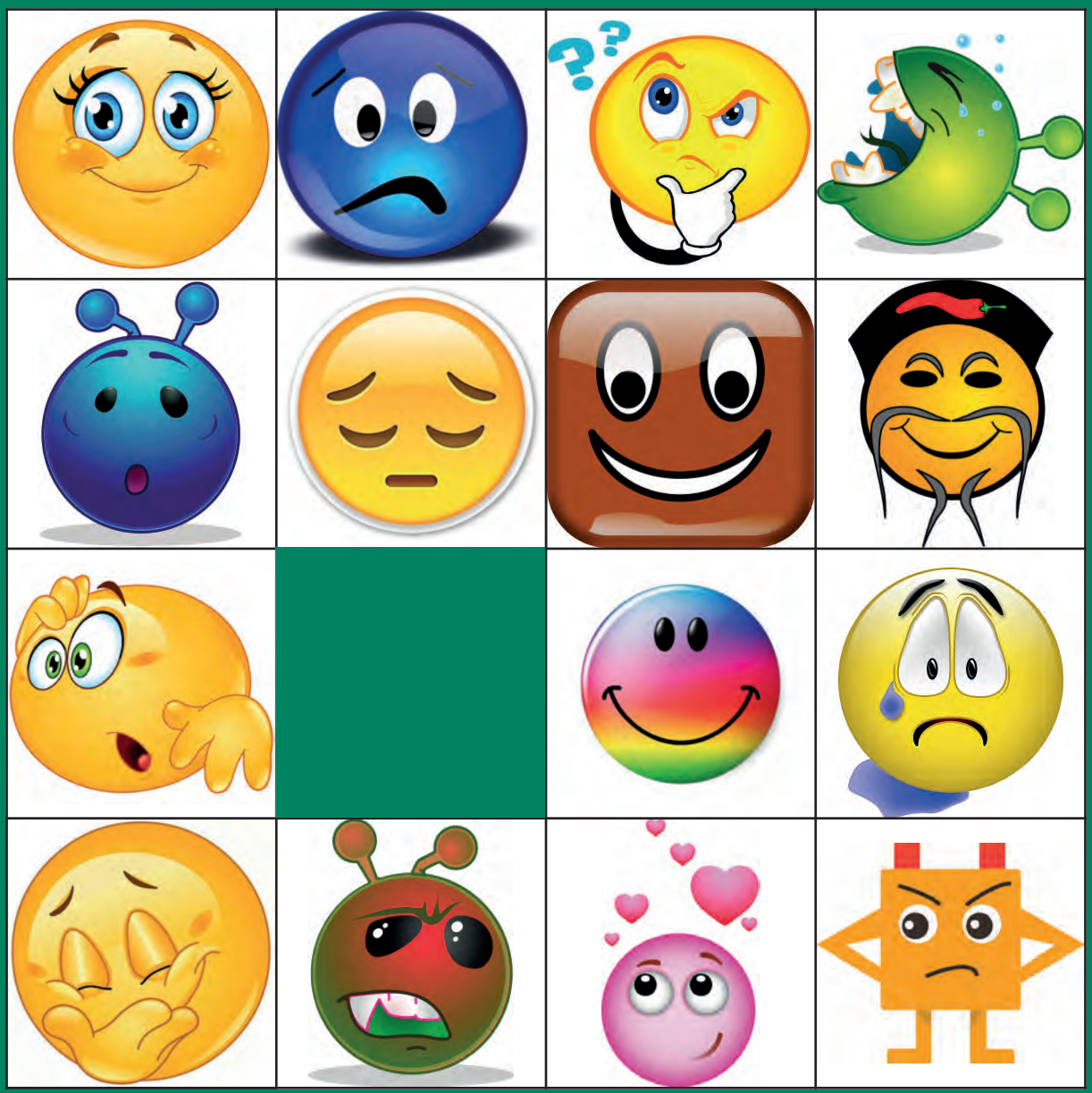
Les artistes aussi, un jour, ont fait des rencontres déterminantes. Et nous avons tous besoin de souvenirs, d'images, de couleurs, d'odeurs, de saveurs, de musiques... pour exercer notre sensibilité et construire dans notre être un espace émotionnel.

Alain Gobenceaux
mai 2016

Paul Klee - L'ironie à l'œuvre, *exposition au Centre Pompidou, Paris du 6 avril 2016 au 1er août 2016*

Paysage aux oiseaux jaunes (1923), aquarelle et gouache sur papier, 35 × 44 cm, ancienne collection du Dr. R. Doetsch-Benziger, Bâle

Jardin d'un temple (1920), aquarelle sur papier, 21 × 27 cm, Metropolitan Museum of Art, New York



Comité de Rédaction : Suzanne Cahen, Pierre Darnaud, Jean-Louis Gourdain, Chantal Guilbaud, Monique Judenne, Anne-Marie Marty, Mireille Nicault, Catherine Réalini, Marie-Inès Silicani, Édith Tartar Goddet, Isabelle Tellier, Jacqueline Xhaard-Bourdais

Collaborateurs : Alain Gobenceaux (iconographie)
Georges Million et Dominique Thibaudeau (dessins)
Tcho Picault, Françoise Pontuer (secrétariat)
Andrée Fabre, Paulette Molinier, Juliette Panek (relecture)

Chrétiens dans l'Enseignement Public - 67 rue du Faubourg Saint-Denis 75010 Paris
Tél. : 01 43 35 28 50 - site électronique : http://www.cdep-asso.org/ - courriel :cdep-asso@orange.fr